

■ Tomás Álvarez, o.c.d.



Appelés à la Vie avec Thérèse d'Avila

Commentaire de son Autobiographie

Collection Carmel vivant

Mise en lumière ■



Appelés à la Vie avec Thérèse d'Avila

Commentaire de son *Autobiographie*

■ Tomás Álvarez, o.c.d.

Le livre de la *Vie* de sainte Thérèse d'Avila est souvent celui que l'on recommande pour un premier contact avec l'œuvre de Thérèse. Il est aussi un des plus riches, au croisement de son histoire, de sa spiritualité et de son art littéraire.

Écrit par un des meilleurs spécialistes actuels de Thérèse, ce commentaire est à l'origine destiné à l'accompagnement d'une lecture en groupe. Pas à pas, pour chaque chapitre, il donne des clés de lecture, le resituant à la fois dans le contexte historique et le reste de l'œuvre de la Sainte. Un ouvrage conseillé autant pour les premiers lecteurs de Thérèse, que pour les incondtionnels avertis.

Le Père Tomas Álvarez est carme déchaux de la province de Burgos. Il a consacré sa vie à l'étude et à la diffusion de l'œuvre de Thérèse d'Avila. Il a déjà fait paraître des commentaires sur les œuvres de la Sainte: Entrer dans le Château intérieur avec Thérèse d'Avila et Sur le Chemin de perfection avec Thérèse d'Avila, publiés aux Éditions du Carmel.



Éditions du Carmel

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

De la deuxième partie du récit se détache le souvenir de ses premières ferveurs d'enfance à la lecture partagée avec son frère préféré des vies de saints du *Flos Sanctorum*. Elle souligne surtout leur émotion profonde (« nous étions effrayés ») quand, un jour, ils prirent ensemble conscience de la profondeur du mystère de la vie, composée de temps et d'éternité. Ce fut si fort « que le chemin de la vérité resta imprimé dans mon enfance ». Plus tard, elle appellera cela « la vérité de mon enfance ». À la fin du numéro 4, se dessine un tableau enfantin d'une beauté incomparable : « Nous étions effrayés... Nous passions de longs moments... Nous aimions dire : “pour toujours, toujours !”... Nous disions cela longtemps... »

Un dernier souvenir : « Je me rappelle que lorsque ma mère est morte... » Aucun trait sombre ne décrit le dénouement dramatique, seulement deux brèves évocations : « beaucoup de larmes » de Thérèse, et sa décision de prendre dorénavant la Vierge pour mère. « Il me semble que cela m'a servi, bien que je l'aie fait tout simplement ».

Parsemé d'émotions et de souvenirs, le récit se termine subitement dans une plainte adressée à Dieu : « Oh Seigneur ! ... », comme si elle utilisait son enfance comme promontoire depuis lequel elle observerait tout le panorama de sa vie future. Et devant ce spectacle, elle se plaint au Seigneur : « Comment avez-vous permis mes égarements ? » (8)

Notes

1. *La Famille de Thérèse*. Quand elle évoque, de ses cinquante ans, le souvenir de son foyer et de sa famille, aucun des siens ne réside plus à Avila. Des quatorze membres qui la composaient, il ne reste plus qu'elle. La maison familiale est tombée en des mains peu sympathiques. Sa sœur aînée et ses

parents sont morts. Tous ses frères se sont engagés dans l'armée, et presque tous se trouvent en Amérique. C'est là-bas que ses frères préférés, Rodrigo et Antonio, sont morts. Seule sa sœur cadette, Juana, est toujours en Espagne, où elle réside à Alba de Tormes. Rien de tout ceci ne favorisait le tableau idyllique dressé par la Sainte dans ce chapitre.

2. *Les lectures de Thérèse enfant.* Dans ce chapitre et les suivants, Thérèse mentionne, de propos délibéré, ses lectures. Il y avait, dans la maison paternelle, « de bons livres en langue espagnole ». Elle « commença à s'éveiller » (à lire ?) à six ou sept ans, ce qui était alors vraiment exceptionnel pour une femme. Le seul livre mentionné est celui qui contenait « les vies de saints », le *Flos Sanctorum*. On est quasiment sûr qu'il s'agit de l'édition faite à Séville en 1520 par Juan Varela de Salamanque. C'est la même édition qui, à cette époque, tombe dans les mains d'Ignace de Loyola pendant sa convalescence ; le seul exemplaire aujourd'hui connu de cette édition est conservé à Loyola. Le livre est très beau : imprimé en caractères gothiques très nets, il est constellé de vignettes de saints campés en des attitudes expressives ; les images de saintes y sont aussi très nombreuses ainsi que des « représentations des martyres que les saintes souffraient pour l'amour de Dieu ». Tout cela explique bien l'épisode de la fugue de Thérèse au pays des Maures (4). Ainsi s'explique aussi que se soit développé dans son âme d'enfant ce profond désir : « je veux voir Dieu ».

3. *Les silences du récit.* Lorsqu'elle présente ses frères, Thérèse passe sous silence le fait qu'ils se sont tous éloignés d'Avila et se trouvent presque tous aux Indes. Elle ne parle pas non plus de l'épisode familial le plus fâcheux de son enfance, le « procès de noblesse¹ » initié par son père et ses oncles : sa mention

aurait été une allusion à leur ascendance judaïsante. Alors que Thérèse avait cinq ans révolus, le célèbre procès se déplaça du tribunal de Valladolid à celui d'Avila, tout près de la maison de son père Don Alonso. Il est peu probable que le fait ait échappé à son regard d'enfant. Mais de toute évidence, aucun de ces épisodes – l'éloignement de ses frères, les avatars du procès – ne sert l'intention du récit de son enfance.

4. *La Vierge Marie, mère de Thérèse orpheline*. Orpheline à l'âge de 13 ans, « toute malheureuse, elle alla devant l'image de Notre-Dame, et toute en larmes, la supplia d'être ma mère ». Suivant la tradition, il s'agit de l'image de Notre-Dame de la Charité, qui se trouvait alors dans l'ermitage Saint-Lazare et se trouve de nos jours dans la cathédrale d'Avila. Thérèse, adolescente, associe spontanément l'image de la Vierge à celle de sa mère, car celle-ci l'avait initiée à la dévotion envers Notre-Dame : « Ma mère était très attentive à nous faire prier et à nous inculquer la dévotion à Notre-Dame ». C'est la première fois qu'elle évoque ici le souvenir de doña Béatriz, qui était très dévote au rosaire et « inculquait cette dévotion » à ses enfants (6). Il est remarquable que Thérèse se serve de cet épisode de son enfance pour poser son regard sur toute sa vie postérieure : « Car il est visible que j'ai toujours trouvé cette Vierge souveraine chaque fois que je me suis mise sous sa protection, et enfin elle m'a attirée à elle » (7). C'est donc sous le regard de la Vierge, qu'en 1565, elle embrasse d'un regard rétrospectif les trente-cinq années qui viennent de s'écouler. En 1572, encore, elle écrira à propos d'une grâce mystique : « Je compris que j'avais l'obligation de servir Notre-Dame et saint Joseph ; car, très souvent, étant tout à fait perdue, c'est par leur intercession que Dieu m'avait rendu la santé » (R 30).

¹ Cette expression désigne le procès truqué par lequel la famille du père

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Chapitre 4

*Décision ferme et entrée comme carmélite.
Noviciat et profession. Maladie. Voyage
et apprentissage de l'oraison.*

Les années qui vont de ses 20 à ses 24 ans sont des années décisives. Thérèse entre au couvent des carmélites en 1535 (elle a 20 ans), prononce ses vœux en 1537 (à 22 ans) et tombe malade l'année suivante. Elle passe l'hiver à Hortigosa et à Castellanos de la Cañada (1538-1539) : « presque neuf mois dans cette solitude ». Suivent trois mois d'été passés à Becedas (1539). En tout, elle passe « presque un an » hors du couvent (6). Elle part de cette période, où elle commençait à apprendre l'oraison, pour contempler d'un ample regard « les dix-huit années suivantes » (9) ou les « 20 années qui suivirent ce qu'elle dit ». Mais ce sont surtout ses quatre premières années d'adulte (de 20 à 24 ans) qui furent marquantes pour sa santé physique et sa jeunesse, et aussi pour son apprentissage de l'oraison.

• Composition du chapitre

Le chapitre comprend deux récits, reliés entre eux par un moment d'oraison. C'est d'abord le début de sa vie religieuse. Et ensuite le souvenir de sa maladie, qui l'oblige à sortir du couvent, ainsi que la lecture d'un livre d'une importance cruciale. Suivent des moments d'oraison très intenses vécus tout en écrivant ses souvenirs.

– Premier récit : son entrée au Carmel (1-2) : elle raconte les jours qui précèdent son entrée (1) ; sa grande joie « dès qu'elle eut pris l'habit » (2). Suit une pause où elle fait oraison en même temps qu'elle se souvient : Thérèse revit devant Dieu ce qu'elle relate (3-4).

– Nouveau récit : sa maladie et son départ pour Becedas (simple ébauche). La guérisseuse de Becedas reste dans l'anonymat (5).

– Suit son voyage à Hortigosa chez le « très spirituel » oncle don Pedro. Thérèse y lit le livre d'Osuna (troisième abécédaire). Elle procède ensuite à une longue digression sur sa vie intérieure et son très long apprentissage de l'oraison. (Mention des 18 années suivantes) (7-10).

– À la fin (11), elle reprend le récit de sa maladie qu'elle avait interrompu, pour le poursuivre dans le chapitre suivant (ch. 5).

• Le récit

La narratrice propose, au moins deux fois, une clé pour décrypter le sens des épisodes très contrastés, racontés dans ce chapitre. Une fois, au milieu de la narration, elle s'adresse au Seigneur comme s'il était un lecteur de plus : « Sur qui, Seigneur, mieux que sur moi, peuvent ainsi resplendir (vos grâces et miséricordes), puisque j'ai tellement obscurci, par mes mauvaises actions, les nombreuses grâces que vous commenciez à m'accorder ? » (4) Derrière les événements se dessine le plan de Dieu.

Et de nouveau, à la fin du récit, Thérèse reprend : « Je dois dire que si je devais décrire par le menu la façon dont le Seigneur s'y est pris avec moi dans les débuts, il faudrait un autre entendement que le mien pour savoir apprécier dans toute sa valeur ce que je lui dois, ainsi que mon ingratitude et ma

méchanceté... » (11) Dieu et elle, le positif et le négatif, sont les deux acteurs qui alternent dans les redites des différents épisodes.

Au cours de la narration, plusieurs images intéressantes se succèdent et superposent : la fugue de chez elle puis le noviciat. Thérèse dirige cette nouvelle fugue. Comme lors de l'escapade de son enfance au pays des Maures, elle entraîne son frère cadet avec elle. Malgré tout, elle éprouve une forte douleur qu'elle compare à une dislocation de ses os, lorsqu'elle abandonne définitivement la maison paternelle. Mais sa douleur cesse lorsqu'elle entre au noviciat, « dès qu'elle prit l'habit ». L'âme de Thérèse se remplit alors de joie et de tendresse. Ce n'est pas une idylle passagère. Thérèse a enfin trouvé le socle stable, le centre de gravité de sa vie. Ce fut « une immense joie qui jamais plus ne m'a quittée ».

Elle poursuit en dépeignant très brièvement sa maladie et le voyage à Becedas, qui la fait passer par les havres de paix d'Hortigosa et Castellanos. L'image est intentionnellement floue, car elle va la dessiner de main de maître dans le chapitre suivant. Pour l'instant, elle s'en sert seulement pour faire un pas vers le troisième tableau : Thérèse lectrice et apprenant à faire oraison dans la solitude d'Hortigosa et Castellanos de la Cañada.

Le livre d'Osuna et ses pages consacrées à « l'oraison de recueillement » permettent à Thérèse de parler de livres et d'oraison. Elle laisse de côté le thème de la santé et donne au lecteur sa première leçon d'oraison : elle explique ce qu'est l'oraison de recueillement proposée par le *Troisième Abécédaire* d'Osuna, et la manière dont elle-même la pratique. Elle raconte de quelle façon elle réagit à son appel intérieur ; quelle est sa relation avec le mystère de Jésus-Christ, et la façon dont

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

considère comme « maître et modèle » d'oraison. Peu de temps auparavant, alors qu'elle était submergée par les souffrances, Thérèse avait trouvé l'inspiration, pour son oraison, dans les plaintes de Job. Maintenant elle s'enthousiasme devant l'attitude de saint Joseph à l'égard de Jésus et Marie : il n'émet aucune plainte, mais vit dans une prière silencieuse de contemplation et de service. « Je conseille à tous ceux qui ne trouveront pas de maître pour leur apprendre l'oraison, de prendre pour guide ce saint glorieux et ils ne se perdront pas en chemin. »

Thérèse a déjà été une promotrice efficace de la dévotion à saint Joseph : « D'autres personnes à qui j'avais conseillé de se recommander à lui l'ont déjà remarqué par expérience, et ils sont encore nombreux ceux dont la dévotion à saint Joseph est renouvelée par l'expérience de cette vérité ».

• Émotion de l'écrivain

Ses propos sur saint Joseph s'achèvent en un instantané, qui se prolonge par un frémissement de sa plume et de son âme. C'est un autoportrait : « Pendant que j'écris cela... ! »

Auparavant elle avait jeté un regard douloureux sur le passé, insistant sur la fragilité et la fugacité de ses débuts à l'infirmerie et de sa dévotion pour le saint. « Qui aurait pu croire que je succomberais si vite... Devons nous vivre si dangereusement ? »

Mais le moment le plus fort survient quand elle s'arrête sur le présent. Thérèse le vit avec une intensité singulière. Elle passe du soliloque au dialogue avec le Seigneur : « Pendant que j'écris cela, je crois qu'avec votre faveur, je pourrais dire comme saint Paul..., ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Vous, Seigneur, qui vivez en moi... ! » Ce sera le thème de l'un de ses premiers

poèmes : « je vis sans vivre en moi ! » Elle avait consigné cela dans l'une de ses récentes *Relations* : « Il y a des jours où je me souviens constamment de ce que dit saint Paul... Il me semble que ce n'est pas moi qui vis, qui parle, qui désire, mais que Celui qui me gouverne et me fortifie vit en moi, alors que moi c'est comme si j'étais hors de moi-même. » (R 3,10)

Cela fait déjà quelques années qu'elle est déterminée à « ne rien faire contre sa volonté, si peu que ce soit ». Il ne lui proposera rien « qu'elle ne soit prête à accomplir avec une grande détermination ».

C'est que Thérèse a passé un terrible pacte avec son Seigneur. Elle a émis, de sa propre initiative, « le vœu du plus parfait ». Par là, elle faisait le serment de ne jamais faire le moins, pouvant faire le plus. C'était dresser une immense barrière pour se prémunir contre d'éventuelles faiblesses physiques et morales.

Ce vœu, humainement irréalisable, devra être modéré peu de temps plus tard.

Notes

1. *Les maladies de Thérèse*. Ses maladies ne sont pas seulement présentes dans ces chapitres, mais tout au long du livre (cf. 7,11). Les médecins de son époque ne les comprenaient pas. Par contre, les médecins de l'époque contemporaine, surtout depuis le développement de la neurologie, en ont fait le diagnostic complet. En général ils ont souligné le contraste entre les maux de la Sainte et son grand équilibre psychique et moral. Ils se méfient cependant de ses expériences mystiques et leur cherchent, contrairement à Thérèse qui les rapporte toujours à Dieu, une cause pathologique. Signalons seulement quelques données utiles à la lecture de la *Vie*. Thérèse souffrit

de maladies très variées, recensées dans le petit livre de Bilbao Aistegui, intitulé *Santa Teresa enfermera (Sainte Thérèse infirmière)* (Burgos, 1980), à partir du propre témoignage de Thérèse. Cette dernière distingue toujours ses maladies de ses expériences mystiques et n'établit jamais de relation entre elles deux. Elle pensait, au contraire, que certaines de ces expériences atténuaient ses malaises et ses fréquentes souffrances physiques. Et sa mort à Alba n'eut rien à voir avec sa grande crise de catalepsie, décrite dans ce chapitre, en dépit de ce qu'en a pu dire un éminent spécialiste parisien, historien des maladies, qui avait diagnostiqué un très long état cataleptique de presque douze mois dans sa tombe.

2. *L'infirmerie de l'Incarnation*. Les usages en vigueur à l'infirmerie du monastère prescrivaient entre autres choses : « qu'au cas où de graves maladies empêcheraient les malades de célébrer les heures canoniques, elles soient célébrées devant elles dans la mesure du possible » ; « Qu'on fasse, en général, la saignée aux sœurs quatre fois par an : la première, après la Nativité du Seigneur ; la deuxième, après Pâques ; la troisième, à l'approche de la nativité de saint Jean ; la quatrième en septembre » ; « qu'aucune sœur ne se fasse saigner sans l'autorisation de la prieure ; celles qui subiront la saignée mangeront trois jours à l'infirmerie » (*Constitutions de l'Incarnation*, 1,10, dans BMC 9,491).

3. *L'éloge de saint Joseph*. La page que Thérèse consacre à saint Joseph dans le présent chapitre est célèbre dans l'histoire de la religiosité populaire. C'est à elle que l'on doit dans l'Église des siècles suivants la dévotion pour ce saint. Ce sont probablement les lectures de ses premières années qui ont influencé Thérèse, en particulier le *Flos Sanctorum*, qui dans l'édition de 1520 introduisait pour la première fois une très

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dire que l'amitié avec le Christ est la seule « véritable amitié », que « le Christ est le véritable ami ».

L'autre idée maîtresse concerne l'efficacité de l'oraison pour façonner la vie. C'est la conviction sous-jacente à tout le récit. Thérèse a tout raconté en insistant vivement sur « le grand bien que fut pour elle de ne jamais avoir abandonné l'oraison ». Cette expérience vient faire partie désormais des idées thérésiennes : l'oraison est « un grand bien » pour nous tous. Elle veut convaincre tout le monde d'en faire l'expérience : « je l'ai vu clairement pour moi, et je ne comprends pas, mon Créateur, pourquoi les gens ne tentent pas d'arriver jusqu'à Vous par cette amitié si particulière ». « Si Dieu a supporté aussi longtemps une créature aussi misérable que moi et s'il est évident que l'oraison a été le remède à tous mes maux, quel est celui, tout méchant qu'il soit, qui pourrait craindre de s'adonner à cet exercice ? » Abandonner l'oraison c'est aussi se tromper de chemin. D'ailleurs, « pour ceux qui s'adonnent à l'oraison, c'est le Seigneur lui-même qui fait les frais ».

Ce qu'elle croit définitif et incontestable c'est que, dans la vie de l'homme, doit surgir et persister la relation avec la transcendance. C'est cela qui fait changer la vie de dimension. C'est cela la quintessence de l'oraison. Lorsque plus tard, elle écrira le *Château Intérieur*, Thérèse concevra l'être humain non pas comme une créature confinée en elle-même ni dans le cercle social ou cosmique, mais comme un être structurellement ouvert sur la divinité. Et l'intensité de l'oraison est directement dépendante de cette ouverture de la personne à la transcendance.

Notes

1. *Oraison et autobiographie de Thérèse*. L'oraison, thème central de ce chapitre, est une des clés de lecture du livre *La Vie*. Dans

des chapitres précédents, l'oraison a été un facteur déterminant aussi bien dans la crise de Thérèse que dans sa lutte et ses victoires. L'oraison sera un facteur important également dans les chapitres suivants. Dans le passage de l'oraison de recueillement à l'oraison mystique, onze chapitres seront introduits pour traiter des degrés de l'oraison, en particulier des degrés mystiques. Elle fera l'historique de ces derniers dans les troisième et quatrième parties du livre. C'est dans ces deux parties finales, que Thérèse donne tout son sens à l'oraison en tant que « relation d'amitié » avec Dieu. L'expérience mystique mettra en évidence l'initiative du Seigneur dans ce processus d'amitié, qui culminera d'une part dans l'oraison d'union, et de l'autre, dans la dynamique des œuvres, par le coup d'envoi donné à son activité réformatrice. D'une certaine manière, le livre entier sera l'histoire de l'oraison de Thérèse. Et en même temps, l'histoire de Dieu en elle.

2. *La peur de l'oraison.* On trouve incidemment une allusion à la peur dans un passage n'évoquant apparemment pas la relation à la transcendance (7) : « Je ne comprends pas ceux qui craignent l'oraison mentale, ni ne sais pourquoi ils la craignent ni de quoi ils ont peur... » Thérèse fait là une des rares allusions au climat polémique de son temps autour de l'oraison mentale, avec la tension bien connue entre théologiens et spirituels, dans laquelle étaient impliqués des auteurs tels que Louis de Grenade, Carranza, saint Jean d'Avila, saint François Borgia. Tous ces auteurs avaient eu au moins certains de leurs livres inclus dans l'index des livres interdits de 1559. Le passage le plus fort du texte thérésien est la mention du démon : « quant au démon, il sait bien ce qu'il fait quand il nous inspire ces frayeurs, car la peur nous empêche de penser à nos offenses et à nos graves obligations à l'égard de Dieu ». De toute évidence, le censeur du livre n'a pas vu l'allusion. La réaction polémique

de la Sainte, favorable à l'oraison mentale, sera bien plus virulente dans le *Chemin de Perfection*, écrit peu de temps après *La Vie*.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il y a deux raisons à cette volonté d'anonymat. Non seulement on lui commande d'écrire, mais ce faisant on l'importune (« on m'a tant importunée »). On lui ordonne en effet de décrire les grâces mystiques qu'elle a reçues et qui sont très intimes, et une telle description pourrait donner l'impression que la Sainte fait son propre éloge.

La seconde raison concerne la condition féminine de l'auteur : elle est « femme et misérable ». Aussi croit-elle que faire connaître qui elle est pourrait discréditer les choses valables qui se trouveraient dans ses écrits. Cela pourrait également la faire tomber dans le découragement : « Il me suffit d'être femme pour que mes ailes m'en tombent. Femme et misérable qui plus est ».

Pour toutes ces raisons, par deux fois elle supplie « pour l'amour de Dieu », que, ni de son vivant ni après sa mort, ne soit publié son nom sur la couverture du livre. (De fait Fray Luis de Leon lorsqu'il publia le livre en 1588, fut confronté à ce « désir impossible » de l'auteur).

Cela étant, Thérèse poursuit son œuvre d'écrivain, mais par des pages quelque peu déconcertantes. Car les chapitres qui suivent ne parlent pas des « grâces accordées par Dieu », elles commencent un long enseignement de l'oraison. Elle ne raconte pas, elle instruit.

Notes

1. *La théologie mystique*. La Sainte emploie cette expression seulement dans la *Vie*, et en émettant une timide réserve : « Je crois qu'on l'appelle ainsi » (11,5). Ce sont en effet des vocables techniques que Thérèse rechigne à employer. En utilisant cette expression, elle ne fait pas allusion au traité théologique qui porte aujourd'hui ce nom. Elle se réfère plutôt

à son acception primitive en usage depuis le Pseudo-Aréopagite (V^{ème} siècle) et sa *Théologie Mystique*, qui consistait en une connaissance du mystère de Dieu à travers l'expérience amoureuse. Thérèse y fait allusion dans les précisions qu'elle donne au n. 1 : « L'entendement ne discourt pas, ce me semble, mais il ne s'égaré pas ; je dis plutôt qu'il n'est pas actif, mais il est comme étonné de tout ce qu'il comprend, car Dieu veut lui faire comprendre qu'il n'entend rien à ce que Sa Majesté lui représente » (cf. 18,14).

2. *Est ce que La Vie est un livre secret ?* Non, ce ne serait pas justement comprendre les mots employés par Thérèse quand elle demande la préservation de son anonymat au septième paragraphe du présent chapitre. Elle l'exige seulement pour les pages qui retracent ses expériences mystiques. De la sorte ses confesseurs, qu'elle rend responsables de cette confidentialité, peuvent « montrer » ces pages mais non dévoiler leur auteur. En réalité, elle-même va suggérer très vite la lecture de l'œuvre par de jeunes religieuses de Saint-Joseph (*Le Chemin de perfection*, prologue). Le livre passera donc rapidement de main en main avec la complicité de l'auteur. Les choses se passèrent ainsi depuis le premier lecteur insigne que fut le Maître d'Avila jusqu'à ce que la capricieuse Princesse d'Eboli le dénonce à l'Inquisition. Très tôt, des copies du livre furent diffusées à la hâte. Fray Luis s'en souviendra au moment de l'éditer. Il suffit de rappeler les copies les plus célèbres : celle que fit faire Bañez pour le professeur de Salamanque, le P. Medina, lequel à son tour en exécute une pour la duchesse d'Albe ; Don Alvaro de Mendoza en fait réaliser une pour lui et pour sa sœur doña Maria ; Julien d'Avila en réalise une pour son usage personnel ; enfin, le duc d'Albe en conserve une copie dans sa prison d'Uceda... De sorte que lorsque l'Inquisition se saisit de l'œuvre, elle réussit à s'emparer de l'autographe, mais pas de

toutes les copies. Contrairement à ce que l'on a quelquefois laissé entendre, il n'y a pas d'indice indiquant que la décision de Thérèse de conserver son anonymat et celui de ses destinataires aurait été motivée par la peur de l'Inquisition.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans la prière, l'orant doit agir dans un esprit de liberté : « Il est très important de commencer avec cette liberté et détermination ».

Le meilleur de ces avis est résumé dans le § 17 : « je reviens sur l'avis que j'ai donné... Il est très important de ne jamais se désoler des aridités... Si le priant veut gagner la liberté d'esprit et ne pas vivre dans l'angoisse, qu'il commence par ne pas redouter la croix. » Ce conseil est la clé de compréhension de tout le chapitre.

Note

Garcia de Toledo et le Livre de la Vie. Le dominicain Garcia de Toledo (1515-1590) était un vieil ami de Thérèse quand, en 1562, il lui ordonna d'écrire la *Vie* (16,6) ainsi que l'histoire de la fondation du carmel de Saint-Joseph (*Fondations*, Prologue 2). Sa rencontre avec la Sainte, cette même année à Tolède, fut décisive pour l'élaboration du livre, y compris dans sa dimension littéraire (34,6-10). La profondeur de l'amitié qui s'est établie entre eux va en effet donner par moments au livre le ton d'une correspondance intime, dans des passages qui prennent l'allure d'une lettre qui serait adressée par Thérèse au seul Père Garcia : « considérez ceci comme une lettre écrite pour vous et pardonnez mon excessive témérité », lui dit-elle à la fin du chapitre 16. Et à plusieurs reprises, après une confidence, elle lui demande de brûler ce qu'il voudra (10,8), serait-ce même le livre entier (40,23), ou bien de déchirer les pages où elle aurait « dépassé les bornes » (10,7 ; 23,22 ; 16,8 ; 36,29, Lettre épilogue, n.2). La demande du milieu du chapitre 21 est significative : « Je suis trop téméraire. Aussi, mon père, déchirez cet écrit si vous ne l'approuvez pas. Mais croyez-le, je parlerais en présence des rois avec plus de force si je le pouvais... » (21,4) C'est au Père Garcia et à son amitié avec

Thérèse que nous sommes redevables du livre de la *Vie*, et d'une part importante de cette fraîcheur littéraire qui se manifeste notamment par le vaste registre de sentiments par lequel Thérèse s'adresse au Père Garcia : « Mon fils... Mon Père... Mon confesseur à qui j'ai confié les secrets de mon âme » (16,6).

Chapitre 12

Suite du premier degré d'oraison. Nous embraser d'amour pour l'humanité du Christ. Dangers qu'il y a à vouloir s'élever par soi-même à l'oraison mystique.

Le chapitre poursuit les avis au débutant. Thérèse revient de manière insistante sur la détermination et l'amour : « que l'âme pose beaucoup d'actes pour se déterminer et éveiller l'amour ». « Et aussi des actes qui l'aideront à croître dans les vertus », c'est-à-dire dans la vie de tous les jours. Que le débutant lise et étudie, et de lui conseiller le livre *L'art de servir Dieu*.

Mais il lui importe beaucoup plus qu'il s'oriente vers le Christ et soit en relation avec Lui : « Il peut par la pensée se mettre en présence du Christ et s'embraser d'amour pour sa Sainte Humanité, lui tenir toujours compagnie, lui parler... Se plaindre de ses peines... Se réjouir avec Lui... Et se garder de l'oublier » (2).

Malgré tout, la nouveauté du chapitre pointe dans une autre direction. L'auteur veut prévenir le débutant contre un mirage qui est, dit-elle, fréquent et dangereux. Il consiste à vouloir faire tout seul les premiers pas de l'oraison mystique, « élever son esprit jusqu'à éprouver des délices qui ne lui sont point données ». Or cette tentation ne peut déboucher que sur la déception. Craignant de ne pas se faire clairement comprendre, elle renvoie à l'expérience des personnes compétentes. Ce dernier conseil la conduit alors à sa propre expérience, celle-là

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

soit avisé, je veux dire qu'il soit doué d'un bon entendement », « qu'il soit expérimenté », et « qu'il soit savant » (en théologie spirituelle).

Si l'une de ces qualités venait à manquer, elle préférerait le guide qui serait doué des deux premières, un bon entendement et une expérience personnelle de l'oraison : « Si ces trois qualités ne se trouvaient pas réunies, les deux premières sont les plus importantes ». Car un maître d'oraison n'est pas d'abord celui qui a beaucoup de connaissances sur ce sujet, mais celui qui a le plus d'expérience car pratiquant et vivant l'oraison.

C'est pourquoi Thérèse dira plus tard que pour elle le modèle du maître est le frère Jean de la Croix : il a à la fois la science d'un « Sénèque », « de l'expérience » et « il est très saint ».

• Insistance sur la leçon centrale

« Je me suis beaucoup éloignée de mon sujet... », dit-elle. Elle commence ainsi la récapitulation finale (22), après sa digression à propos du guide spirituel. Elle revient maintenant sur les paragraphes centraux du chapitre « revenant à ce que je disais » (11-12), et condense le tout dans une double consigne : l'oraison ne consiste pas à penser beaucoup, et, il n'y a pas d'oraison qui ne passe par le Christ Jésus et sa sainte Humanité.

Ce résumé final, constitué des conseils « visant à ce que ceux qui commencent l'oraison soient mis sur le bon chemin », est un véritable joyau. En voici les éléments essentiels littéralement transcrits :

Je reviens donc à ce que je disais sur le mystère du Christ à la colonne, il est bon d'y réfléchir pendant quelques instants et penser aux tourments qu'il a soufferts et à l'amour avec lequel il les a endurés.

Mais qu'il ne se fatigue pas à toujours aller chercher ces pensées. Qu'il fasse taire le raisonnement et demeure près du Sauveur. Si cela lui est possible, que le débutant l'occupe à lui faire considérer que le Seigneur le regarde. Il doit lui tenir compagnie, lui parler, lui exposer ses suppliques, s'humilier, se réjouir avec lui, et se souvenir qu'il ne mérite pas d'être en sa présence.

Celui qui pourra faire cela, ne serait-ce qu'au début de l'oraison, en retirera grand profit. Ce genre d'oraison est en effet très avantageux ; il l'a été du moins pour mon âme.

Une fois de plus, son enseignement s'achève sur un éloge de l'expérience.

Note

La question du maître spirituel. La Sainte y fait innocemment allusion par cette expression : « Certains sont d'avis que... » En réalité, à son époque, plus que de simples échanges d'avis une violente polémique oppose deux tendances : d'une part les théologiens lettrés, et de l'autre les spirituels. Les premiers font preuve de méfiance et de soupçons à l'égard d'un christianisme intérieur et de l'oraison mentale. Les seconds ne sont pas toujours d'accord avec les théologiens. Ceux-ci ont avec eux l'Inquisition tandis que les spirituels subissent l'interdiction des livres. Lorsque Thérèse écrit : « Ne vous trompez pas en disant que les lettrés sans oraison ne conviennent pas aux gens qui la pratiquent », ou qu'elle répète : « J'ai dit ceci car il y a des opinions selon lesquelles les lettrés sans spiritualité ne conviennent pas aux gens d'oraison », elle fait tacitement allusion à la lettre qu'elle avait récemment reçue du frère Pierre d'Alcantara et dont elle ne partageait pas les idées. Dans cette lettre, le Saint lui écrivait à propos de la pauvreté : « Il est vrai que j'ai été très étonné de voir que votre grâce (Thérèse elle-même) demandait aux lettrés des avis qui ne sont pas de leur compétence. S'il était question de procès ou de cas de

conscience, il serait juste de s'adresser à des juristes ou à des théologiens, mais dès lors qu'il s'agit de vie parfaite, on ne doit traiter qu'avec ceux qui la vivent. Car, d'ordinaire, on n'a de conscience droite et de bons sentiments qu'à la mesure de nos bonnes œuvres... Si vous voulez écouter les conseils de lettrés dénués de spiritualité, cherchez beaucoup de rentes, vous verrez si les uns et les autres vous aideront dans vos fondations » (Lettre du 14.4.1562, écrite d'Avila par frère Pierre d'Alcantara).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Chapitre 15

Être de grands amis de Dieu. Beaucoup d'âmes arrivent à cet état d'oraison, mais peu persévèrent.

L'épigraphe du chapitre en fait la synthèse en trois énoncés : ce chapitre continue le même sujet/il donne quelques avis sur la conduite à tenir/peu d'âmes vont au-delà de l'oraison de quiétude.

Elle continue donc à dessiner par petites touches cette oraison de deuxième degré. Elle donne d'abondants avis sur la façon de se conduire tant pendant les moments d'oraison que dans la vie pratique. Elle avertit contre le risque de régression : non seulement le recul est possible mais ceux qui avancent dans la vie mystique sont peu nombreux.

À ce propos, la Sainte rappelle avec nostalgie son propre passé et les dangers auxquels elle a été exposée. Et surtout elle est envahie par un sentiment de tristesse voire de honte pour les personnes, nombreuses, qui restent en chemin.

Le chapitre s'écoule comme un torrent quelque peu sinueux. L'auteur s'émeut devant la dignité, les possibilités et les risques qu'encourent ceux qui débutent dans la vie mystique. Elle prodigue en abondance les avertissements et les conseils. À un moment, elle s'arrête pour réfléchir, la plume à la main : « Je ne sais si je comprends bien ce que je dis car, je le répète, je juge de ces choses par moi-même ».

La série d'avis se déroule comme suit :

- §§ 1-3 : Elle revient sur le thème du chapitre précédent, donne de nouvelles consignes sur l'oraison de « quiétude et de recueillement ».
- §§ 4-9 : Elle donne des conseils pratiques : que faire...
- §§ 9-15 : Comment différencier l'oraison mystique des possibles simulations et égarements de l'esprit.
- § 14 : Récapitulation de conseils pratiques.

• Les trois recours habituels

Les ressources habituelles de la plume de Thérèse sont : a) les variantes de vocabulaire, b) le recours aux données autobiographiques, c) le développement d'images. Le lecteur a intérêt à les garder à l'esprit s'il veut parvenir à saisir en leur profondeur les « avertissements » du chapitre.

a) *Le vocabulaire de la Sainte est libre.* Elle avait auparavant nommé ce degré « oraison de quiétude », car ce vocable reflétait très bien le nouvel état psychologique du priant, « sa paix, sa sérénité, et son repos ». Maintenant elle le nomme à plusieurs reprises « oraison de quiétude et de recueillement », ou bien « quiétude, recueillement et petite étincelle », insistant surtout sur son intériorité et l'amour allumé en elle. Quiétude et recueillement sont ici équivalents. Ces vocables puisent leur racine dans la tradition spirituelle espagnole.

b) *Le recours autobiographique.* Nous savons par le récit précédent que la Sainte entra dans ce degré d'oraison à partir de ce que nous appelons « sa conversion », qui eut lieu une dizaine d'années auparavant, en 1554 (elle écrit en 1565). Elle-même nous a aussi informés que des années auparavant, elle avait déjà connu des moments « d'oraison de quiétude et quelquefois d'union » (4,7) : c'était pendant ses années de jeunesse, elle avait une mauvaise santé, elle se trouvait chez son

oncle « spirituel », Don Pedro. Mais malheureusement ces débuts mystiques furent sans suite pendant les années de crise qui suivirent (ch. 7). Tout cet arrière-fond résonne avec insistance dans les lamentations et les évocations nostalgiques de l'auteur. Elle les résume dans un « je parle pour moi », mais elle sait bien que nombreux sont ceux qui sont exposés au risque de brouiller le plan de Dieu. Elle sait aussi que les quatre ou cinq destinataires de son livre, « qui tous y sont parvenus » (à l'oraison mystique de quiétude), peuvent se mettre à régresser. Et ces derniers représentent, comme toujours chez la Sainte, l'ensemble des futurs lecteurs, y compris nous qui la lisons au XXI^e siècle.

c) *Les images*. Elles sont le recours littéraire et pédagogique de l'auteur. Pour l'instant elle a laissé de côté le symbole du verger, mentionné seulement en passant à la fin du chapitre (15). Mais, à sa place, elle emploie une foule de petites images afin d'éclairer les divers aspects de l'expérience mystique naissante. Ainsi l'image des abeilles et du miel, celle de l'enfant « qui grandit et dont la taille atteint celle d'un corps d'homme et ne peut plus décroître », au contraire de ce qui peut arriver à l'âme du priant. Elle évoque aussi ces vaillants chevaliers, qui se dévouent sans solde au service de leur roi, comme le priant qui sert son Seigneur seulement par amour. Elle parle encore de saint Pierre qui se réjouit sur le mont Thabor, ou de l'oraison du Publicain, très à propos pour celui qui est favorisé d'oraisons mystiques.

Mais parmi toutes ces images, la préférée de la Sainte est celle de la petite étincelle de feu qui appartient à la tradition spirituelle de la *scintilla animae*. Ici, l'oraison mystique naissante est « une petite étincelle du vrai amour de Dieu. Car cette petite étincelle, que Dieu a mise dans notre âme, si petite soit-elle,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

laquelle est motivée non seulement par le fait de décharger ses émotions, mais aussi par celui de transmettre à d'autres son amour et ses désirs. Avec l'image symbolique de la contagion de cette étrange maladie dont elle souffre : « je ne voudrais voir que des âmes atteintes du mal dont je suis moi-même atteinte en ce moment » (6). C'est cette volonté d'empathie qui motive le cri : « soyons tous fous pour l'amour de Celui qui fut traité lui-même de fou pour nous » (6).

Ainsi, le chapitre qui avait commencé par un simple exposé doctrinal (le titre annonçait : « Expose des choses très élevées »), se termine en une intense communion au mystère avec les lecteurs d'alors et avec le lecteur de maintenant.

Note

– *Sans être poète* (4). « Je connais une personne qui, sans être poète, faisait sur le champ des vers pleins de sentiment... » C'est la première fois qu'elle se sert de ce genre de camouflage pour parler d'elle-même ou, plus précisément, pour évoquer son inspiration poétique, dérivée de son émotion mystique. Des années plus tard, elle fera allusion de nouveau à cette imbrication du lyrisme et de la mystique. Ainsi dans une lettre à son frère Lorenzo, où elle rappelle les années de son initiation mystique : « Doña Guiomar et moi-même étions ensemble en ce temps-là » (vers 1560). Elle s'en souvient après avoir transcrit le poème « Oh beauté, vous qui surpassez... » (Lettre 172, Noël 1576/1577). En outre il est possible qu'un autre poème ait été écrit à la même période : « Je suis à Vous, pour Vous je suis née... », qui glose sur une des expériences les plus fortes de ce moment précis, « cette âme ne s'appartient plus. Elle appartient tout entière à son Dieu » (17,2). Le poème « Je vis sans vivre en moi » semble avoir été écrit à une date ultérieure, bien qu'il développe les sentiments mystiques de cette période : « Il lui

semble qu'elle vit contre-nature, car elle ne voudrait pas vivre en elle-même mais en Vous » (16,4).

Chapitre 17

Dilatation de l'expérience de Thérèse. Fruits éthiques dans la vie du priant. Le problème de l'imagination.

L'épigraphe du chapitre énonce deux thèmes : les effets de cette oraison dans la vie du priant et le problème de l'imagination (« la folle du logis ») irréductible et qui disperse. Elle résiste au processus d'union. Le témoignage autobiographique sous-jacent émerge de nouveau dans la trame du chapitre, à côté du thème de l'oraison : Thérèse dialogue avec son lecteur préféré et avec les quatre autres.

Elle raconte qu'elle a vécu « très souvent » cette forme d'oraison mystique, encore « aujourd'hui », d'ailleurs, avant d'écrire (6). En outre, dans une digression qu'elle veut confidentielle, elle nous raconte l'épisode « des trois grâces », lequel est étroitement lié à la rédaction du livre : « Recevoir de Dieu une faveur, c'est une première grâce ; comprendre ce qu'est cette faveur ou ce don, en est une autre ; enfin, c'en est une troisième de savoir l'expliquer et d'en faire comprendre les particularités » (5).

Ce trio de grâces mystiques correspondrait, sur le plan psychosomatique, aux trois actions de « sentir, comprendre, communiquer ». Quand on en fait l'analyse proprement mystique, on retrouve trois étapes analogues : d'abord, percevoir en soi le mystère de l'action de Dieu ; deuxièmement, en éprouver les effets et s'assurer de son origine divine –

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

excellente » (chap. 21). Toutes ces louanges ne plurent pas à l'un des premiers lecteurs et censeur, peut-être Bañez lui-même, qui s'empessa de les barrer sur le manuscrit original. Malgré tout, ces appréciations élogieuses, apparemment naïves, dénotent l'importance que l'auteur accorde à cette partie du livre par son contenu doctrinal et sa force pédagogique.

Dans l'élaboration du texte, la narratrice a de nouveau recours à l'alternance entre des exposés thématiques et le récit autobiographique ; au dialogue avec le lecteur et à des monologues avec le Seigneur ; à une profusion d'images : l'eau et le feu, le feu et le fer incandescent, le vol du petit oiseau et le nid, le vin enivrant, le nuage et les vapeurs qui émanent de la terre, le petit papillon, le géant et la lutte, le maire et la place forte, la liqueur dans le verre brisé, les bijoux précieux, la clarté du soleil. Ces images sont à peine ébauchées mais riches de sens.

Le récit autobiographique est aussi très important, avec des instantanés de l'auteur dans sa double situation d'écrivain et de mystique. Le point de départ a été un moment de blocage face au caractère ineffable du thème de l'union : « ainsi quand je commençai à parler de cette dernière eau, il me semblait encore plus impossible de continuer ma tâche que de parler grec, et de fait la difficulté n'est pas moindre. Je laissai donc là mon travail et allai communier. Oh béni soit le Seigneur qui vient ainsi au secours des ignorants !... Dieu éclaira mon entendement tantôt en me dictant les paroles, tantôt en me montrant la façon de m'exprimer » (18, 8).

Cela pour le point de départ. La conclusion semble être habitée de l'intuition ou impression de l'auteur que sa mort n'est pas loin, comme si ces pages pouvaient être les dernières à sortir de sa plume : « Je pense bien quelquefois que si, par la

bonté de Dieu, ces tortures continuent de la sorte je finirai par y laisser la vie... » (20,13) Elle se trompait évidemment. Mais le présage fait partie du décor de la scène.

Entre ces deux extrêmes, elle vit la tension dramatique du « maintenant » : ce qu'elle écrit, « c'est *maintenant* depuis que j'exerce la charge de prieure » ; « *maintenant*, tout à la fin, après toutes les visions et révélations que j'écrirai » ; « C'est après tout ce que j'ai écrit dans ce livre, et l'état auquel le Seigneur élève mon âme *maintenant* » (20,5.9.12.15...). Cela pour dire que ces pages contiennent les expériences mystiques les plus récentes, le « ici et maintenant » de l'auteur, son intense expérience du moment.

Et pour finir, le niveau doctrinal, qui explique la nature de ce dernier degré d'oraison mystique : l'eau du ciel inondant le verger. Thérèse se propose de schématiser son expérience de l'union, depuis l'union de volonté jusqu'à celle de tout l'être, avec les hauts et les bas du chemin et ses sommets.

L'image qu'elle semble préférer, parmi tant d'autres, est celle du feu et de la flamme. Elle l'emploie avec insistance. Dans l'union mystique, la relation entre Dieu et l'âme est comparable à celle du feu et de la flamme ou du feu avec le fer incandescent (18,2.7 19,1). La Sainte veut souligner la rénovation ou restructuration de la personne humaine dans l'union mystique, la « haute dignité » à laquelle Dieu élève l'homme qui s'approche de lui ou se donne à lui. Elle fait ressortir que dans cette union la vie et la personne sont totalement polarisées autour de cette sorte d'épicentre qu'est la divinité, et que les relations avec le monde ont changé. Elle souligne aussi le contraste entre les choses du corps et celles de l'esprit : pour ce qui est du corps, l'antithèse du plaisir et de la résistance à la fois, quant à l'esprit, les mouvements d'élévation et d'évasion.

En même temps, elle se propose avec ténacité de *témoigner* de toutes ses forces sur le fait et sur le contenu de son expérience. Pour les ratifier, elle aura recours à plusieurs reprises à l'expression : « elle voit tout de ses propres yeux » (19,2. 20,29. 21,4). Bien qu'elle dépasse par nature le psychisme, l'union mystique est pour elle un fait d'expérience, qui comme tel, fait partie de son histoire. C'est un fait autobiographique qui est communicable au lecteur.

Dans l'unique mouvement des quatre chapitres, le chapitre 20 se détache. Il est peut-être le plus intense de tout le livre, avec ses monologues où dans une parenthèse du récit, Thérèse s'adresse à Dieu sur le mode si caractéristique des exclamations et clameurs sans retenue. Elle est tentée de « crier » tantôt vers Dieu, tantôt vers les éventuels lecteurs, depuis le plus humble des cinq jusqu'aux rois qui ne l'écoutent pas. C'est le résultat d'une tension réaliste que l'on retrouvera dans le livre des *Demeures*, quand elle y évoquera la présente étape de sa vie (6D 6,3).

Le développement du sujet dans ces quatre chapitres ne suit pas un tracé linéaire, mais adopte plutôt un mouvement circulaire autour du motif central de l'union. On peut cependant établir schématiquement le progrès de l'évolution du traité :

– Chap. 18 : *Entrée* dans l'union pleine. Expérience très forte de la présence de Dieu, authentifiée par une parole intérieure : « Le Seigneur me fit entendre ces paroles... Ce n'est plus elle qui vit, c'est moi » (18,14).

– Chap. 19 : *Les effets*. Une nouvelle vie : force intérieure, amour des autres, la force des sacrements. Deux dangers qui guettent le mystique : la fausse estime de soi, et la fausse humilité.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

commence (notons la fréquence de ce vocable) à donner des signes qu'il possède des trésors célestes ; il brûle du désir de les distribuer, et elle supplie le Seigneur de ne pas la laisser seule dans une telle abondance. Il procure le bien du prochain, presque sans savoir comment. (3)

Mais Thérèse sait très bien comment. Les faits parlent d'eux-mêmes. Thérèse a déjà fondé le nouveau carmel de Saint Joseph. Déjà elle exerce tout son pouvoir sur les « cinq » intimes. L'un d'eux a écrit à cette époque-là :

Personne n'entre en contact avec elle que ses affaires ne lui inspirent de la dévotion, bien qu'elle n'en parle pas. Plus de quarante sœurs s'appliquent dans son monastère à une vie de grand recueillement... Dieu lui a donné un tel courage qu'on en est saisi d'étonnement. Elle qui était plutôt craintive, piétinerait à présent tous les diables. Elle n'aime pas les manières ni les enfantillages de femmes. Elle n'est pas du tout scrupuleuse et extrêmement droite. (BMC 2,131-132)

Le portrait qu'elle offrira d'elle-même dans le présent chapitre sera encore plus saisissant.

• Elle, dans son oraison d'union

Comme nous l'avons déjà noté, le chapitre présente Thérèse en train de prier et d'écrire. Elle y met tant d'intensité et de tendresse, qu'elle laisse couler des larmes, dont elle ne parle toutefois pas au lecteur, mais à Dieu : « Et par ces petites larmes que vous me faites répandre, mais qui viennent de moi, et sortent donc d'une source si impure... » (6) Et un peu plus tôt, au comble de l'émotion : « je ne sais pas comment, en écrivant ces lignes, mon cœur ne se brise pas ».

Elle interrompt le récit au moins quatre fois (2.5.6.7.9) par des pauses orantes. Le récit même est un long regard rétrospectif sur sa vie, regard jeté depuis les hauteurs de l'union. Elle écrit en 1565, et revit douloureusement les journées grises des années 40 : « plus de vingt et un ans se sont écoulés » (11) depuis l'époque où elle avait abandonné l'oraison :

« j’abandonnai cet exercice pendant un an et demi, au moins un an, car pour les autres six mois, je ne m’en souviens pas bien (4). Par paresse ou par fausse humilité, cet abandon fut du temps perdu qu’elle regrette maintenant, bouleversant la chronologie comme si cela lui était arrivé depuis son entrée dans la vie mystique.

Dans ce contexte d’oraison, elle se souvient avoir subi deux tentations : celle de la fausse humilité qui, pendant cette année et demie, l’avait conduite à s’abstenir des temps d’oraison personnelle, en pensant « qu’il me suffisait de faire mon devoir en récitant comme les autres religieuses les prières commandées » (10). Et plus tard, déjà favorisée par de nombreuses grâces mystiques, elle eut la tentation classique de s’interroger « pourquoi moi ? » Pourquoi à elle et pas à d’autres bien meilleures qu’elle ? Jusqu’à ce qu’un jour, en récitant les Heures – elle ne précise pas plus –, elle lise un vers du psaume 118, « Vous êtes juste ô mon Dieu, et vos jugements sont équitables » :

Je considérais donc comment vous refusiez dans votre justice à un grand nombre de religieuses qui, je l’ai dit, étaient vos servantes très fidèles, les délices et les faveurs dont vous m’aviez comblée, malgré mon indignité. Et vous m’avez répondu : pour toi, sers-moi et ne t’occupe pas de cela. Ce fut la première fois que je vous entendis m’adresser vos paroles. Aussi, je fus saisie d’étonnement. (9)

D’étonnement ou même de stupeur, mais ce fut probablement à ce moment-là qu’elle prit conscience de la gratuité absolue des dons de Dieu. Elle l’exprimera de manière radicale des années plus tard : « Le Seigneur donne ces faveurs quand il veut, comme il veut, et quand il veut sans faire de tort à personne, car ces biens lui appartiennent » (4D 1,2).

• Deux dangers qui guettent le mystique

Tout en regrettant les erreurs et les fausses routes de sa vie passée, elle les livre au lecteur afin de l'en guérir. La Sainte le prévient contre deux dangers opposés : l'un, la confiance excessive en soi ; l'autre, la fausse humilité qui détruit la confiance en Dieu.

Elle en prévient même le mystique parvenu à l'union, que dans la vie spirituelle, la sécurité absolue n'existe pas. Par contre la fragilité et la faculté de pécher demeurent :

Une âme qui serait dans cet état, ne doit pas se fier à ses forces pour se présenter elle-même au combat ; qu'elle ne s'expose aux dangers en aucune manière. Qu'elle y fasse très attention, c'est très important. (13)

Et elle insiste : « l'âme ignore les torts qu'elle se fait en se confiant à elle-même » (14). C'est pourquoi « il faut éviter les occasions et les dangers quels que soient les désirs et les déterminations du mystique... Cette doctrine est excellente, elle ne vient pas de moi, c'est Dieu qui l'enseigne ».

Lorsqu'elle donne cette consigne de toujours rester sur ses gardes, elle n'a pas encore reçu la grâce de l'entrée dans les *septièmes Demeures*, dernier échelon du cheminement mystique ; elle n'a pas encore entendu à l'intérieur d'elle-même la parole : « N'aie pas peur ma fille, personne ne te séparera de moi » (R 35). Et malgré tout, en dépit de cette sorte d'assurance-vie, elle redonnera alors la même consigne : « j'ai l'air de dire que lorsque l'âme a reçu ces grâces de Dieu, elle est sûre de ne pas retomber. Je ne dis pas cela... Je suis certaine que bien que cette âme ait vécu dans cet état pendant des années, elle ne doit pas se sentir rassurée... » (7D 2,9, 7D 4,3). Cette parole de Jésus vaut aussi pour le mystique confirmé, qui doit être vigilant dans l'attente.

Le second danger consisterait à s'enfermer dans une fausse humilité suite à une chute ou après avoir expérimenté sa propre misère. Face à cet obstacle, elle formulera avec la même

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

saint Paul : *qu'il était crucifié au monde*. Il me semble que l'âme est dans un tel état qu'il ne lui vient aucune consolation du ciel où elle n'habite pas encore, ni de la terre, où elle n'est plus et d'où elle ne veut pas en recevoir » (Ga 6,14, n.11).

En revanche, ce n'est que de manière allusive qu'elle cite Rm 7,24, quand elle évoque son désir de se voir délivrée de son corps (25). La référence au même verset sera plus explicite au chapitre 21 (21,6).

On trouve aussi deux références à des textes vétérotestamentaires, mais ce sont des lieux communs : l'expression « soleil de justice » (Mal 4,2) appliquée à Dieu, et l'allusion au creuset qui nous purifie comme il purifie l'or (Sg 3, 6).

Chapitre 21

Fin du quatrième degré d'oraison. Sommet d'où elle découvre les vérités. Autoportrait

« Ce chapitre conclut ce dernier degré d'oraison », annonce l'épigraphe. Le petit traité consacré aux degrés d'oraison devient peu à peu un récit autobiographique. L'auteur ne veut pas théoriser, elle veut témoigner de sa situation à ce stade de sa vie mystique.

Thérèse se voit sur « ce sommet d'où l'on découvre la vérité » (5). Maintenant plus que jamais elle subit les limites de sa condition terrestre : elle se sent pèlerine, prisonnière, captive, « vendue sur une terre étrangère ». Mais elle déborde de joie : « Bienheureuse soit l'âme qui peut proclamer bien haut ces vérités » (2). Elle a presque l'impression d'être une reine – « Oh ! comme cet état est bien fait pour les rois ! » (2) – et serait tentée de le crier à tous, y compris aux vrais rois de la terre. Elle voudrait leur donner son trésor mystique, devrait-elle devenir la plus pauvre, afin qu'ils changent le monde.

Jusqu'au moment où elle s'étonne de sa propre audace. Elle ne peut pas s'empêcher de le dire à son premier lecteur, Garcia de Toledo : « je suis par trop téméraire. Aussi, mon père déchirez cet écrit si vous ne le trouvez pas bien. Mais croyez-le, je parlerais en présence des rois avec plus de force encore, si je le pouvais et si je pensais en être écoutée » (4). (De toute évidence, Garcia de Toledo ne le déchira pas).

Celui auquel elle dit beaucoup d'autres choses et bien plus audacieuses, c'est son autre lecteur, « Sa Majesté ». Le chapitre est émaillé de prières qui sont de vrais monologues adressés à Dieu. Elle lui demande plus de liberté, d'avantage d'œuvres, moins de limites, plus de possibilité pour rendre service « coûte que coûte » : « il y a eu des femmes qui ont accompli des actions héroïques par amour pour vous » (5).

Ce n'est pas la logique mais l'émotion qui commande le déroulement du chapitre. Son déroulement est rapide et impétueux. On peut distinguer trois niveaux :

- L'action de Dieu sur le mystique (sur Thérèse)
- L'autoportrait d'elle-même à ce stade de sa vie
- La physionomie du mystique confirmé.

• L'action de Dieu

Souvenons-nous que dans la compréhension que l'auteur a de l'oraison comme une relation entre amis, le premier rôle revient toujours à l'Ami Divin. Mais ce primat devient de plus en plus évident au fur et à mesure de l'avancée dans les degrés d'oraison mystique, et tout particulièrement dans le quatrième degré, dans l'état d'union.

L'âme, c'est-à-dire Thérèse, se sent elle-même en possession de Dieu et comme objet particulier de l'assistance divine. Elle le dit dans des termes sans appel :

Son âme lui appartient. Il en prend soin et l'éclaire de sa lumière. Il semble l'assister toujours d'une manière spéciale pour qu'elle ne l'offense point. Il la comble de ses faveurs et la stimule enfin à le servir.
(10)

« Son âme lui appartient » est une expression qu'elle reprendra. En revanche, l'expression « l'assister toujours »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dont elle a été favorisée depuis ». « Il me semble que j'errais » (5,6). Sans l'appui de sa sainte Humanité, elle ne serait certainement pas parvenue aux expériences mystiques qui lui furent accordées, ainsi qu'elle le racontera plus tard.

Mais l'expérience positive fut bien plus décisive, « avec un si bon ami à ses côtés », tout devint lumineux pour elle. Elle en témoigne de façon réitérée et catégorique. Il suffit de glaner parmi ses déclarations les plus insistantes :

Je l'ai vu par expérience, mon âme était très mal jusqu'au jour où le Seigneur daigna l'éclairer.

Je l'ai vu par expérience très, très souvent.

J'ai vu clairement que pour contenter Dieu et pour qu'il nous accorde de grandes faveurs, il veut que ce soit par la main de cette Humanité très sacrée.

Je l'ai expérimenté. Dieu a guidé mon âme de cette façon.

En vous voyant à mes côtés, j'ai vu tous les biens.

Christ est un très bon ami, car nous le regardons comme un homme et nous le voyons avec des faiblesses et des difficultés, et c'est une bonne compagnie.

Il nous aide et nous donne des forces. Il est toujours là quand il faut. C'est un véritable ami.

Avec un si bon ami à côté..., on peut tout souffrir.

C'est dire que pour Thérèse l'expérience vivante prime sur les raisons théologiques, même si elle y a aussi recours.

D'où la rondeur avec laquelle elle s'en porte garante auprès de son lecteur privilégié, le P. Garcia de Toledo : « Ainsi, que Votre Grâce ne cherche pas d'autre chemin (que le Christ), même si vous êtes au sommet de la contemplation. Par là, on marche en sécurité. » (7)

Peu lui importe d'être insistante. Elle le répète : « Ainsi, que Votre Grâce s'en tienne là, jusqu'à ce qu'elle trouve quelqu'un de plus expérimenté que moi et qui s'y entende mieux. » (13)

Elle sera plus catégorique, s'il est possible, dans le passage parallèle des *Demeures* : elle ne veut pas de grâces qui ne viendraient pas par l'Humanité de Jésus : « Je ne veux aucun bien s'il ne s'acquiert par Celui de qui viennent tous les biens » (6D 7,15).

• Les deux arguments christologiques

De l'expérience, Thérèse passe à ce que nous appellerions « l'argument théologique » : « il me semble qu'il y a deux raisons sur lesquelles je peux fonder ma raison ».

Les deux raisons constituent un petit essai de christologie spirituelle. Résumons-les. Dans l'oraison, se passer délibérément du recours à l'Humanité du Christ

– premièrement, cela suppose un subtil et dommageable manque d'humilité

– deuxièmement, c'est ignorer le propre de la condition humaine : que nous sommes des hommes et non des anges...

La raison première est qu'« il y a peut-être un manque d'humilité, si sournois, si caché, qu'il nous passe inaperçu. » Et elle explique : pour beaucoup que l'on ait travaillé dans l'oraison et dans la vie, comment ne pas s'estimer bien payé « quand le Seigneur nous autorise à nous tenir aux pieds de la croix avec saint Jean » ? Loin d'être “embarrassant et troublant”, le plus petit moment au contact du Christ est une “récompense” et une grâce. Et tout essai d'escalader la sphère du divin en écartant – ne serait-ce que mentalement – la médiation du Christ, serait de l'orgueil démesuré bien que dissimulé, un vain effort prométhéen.

La référence à saint Jean au pied de la Croix trouve un bon écho en saint Paul et dans quelques-uns des grands saints contemplatifs : « Regardons le glorieux saint Paul, on eût dit

que Jésus lui sortait toujours par la bouche, tant il le gardait présent dans son cœur... j'ai considéré avec attention quelques saints, grands contemplatifs... saint François le montre par les stigmates, saint Antoine de Padoue par l'Enfant, saint Bernard... sainte Catherine de Sienne et tant d'autres » (7).

Et si certaines fois, pour cause de maladie ou de « condition », il s'avérait coûteux et

si douloureux de penser à la passion que nous ne puissions le supporter, pourquoi ne pas nous tenir auprès de Lui après sa résurrection, puisqu'il nous est si proche dans le Saint Sacrement, où il est déjà glorifié ?... car il ne semble pas avoir voulu s'éloigner de nous un moment.

Dieu est fort satisfait de voir une âme prendre humblement son Fils comme intermédiaire, et tant l'aimer, que même si Sa Majesté a consenti à l'élever à une très haute contemplation, comme je l'ai dit, elle reconnaît son indignité... Tout cet édifice de l'oraison est fondé sur l'humilité et plus une âme s'abaisse dans l'oraison, plus Dieu l'élève.
(11)

La seconde raison est que « nous ne sommes pas des anges, que nous avons un corps. Vouloir devenir des anges en étant sur la terre est une folie ». C'est dire que notre condition d'hommes rend irremplaçable la médiation du Christ homme. «... C'est un très bon ami que le Christ, car nous voyons l'homme en lui, nous voyons ses faiblesses, ses épreuves et il nous tient compagnie ; si on en prend l'habitude, il est très facile de le trouver près de nous... »

Comme toujours, Thérèse a recours aux comparaisons. Cette fois, elles sont très imagées, presque humoristiques. Prétendre à partir de technique et d'efforts vigoureux, faire l'escalade de la mystique, équivaldrait à la prétention d'un crapaud qui voudrait voler comme un aigle. Bien qu'elle nuance par la suite l'âpreté de la comparaison en ajoutant : « Cela serait cependant

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Avant de le remettre, l'écrit eut sur elle un effet destructeur : « Après l'avoir achevé, je m'en souviens, je vis tant de mal d'un côté, et si peu de bien de l'autre, que j'éprouvai une fatigue et une peine immenses ». Mais l'effet produit sur le jeune jésuite, son destinataire, fut tout autre : « D'après lui c'était évidemment l'esprit de Dieu qui agissait en moi ». Malgré tout, l'écrit finirait dans la corbeille à papiers.

Bien que déconcertant, tel fut le sort des deux premiers récits autobiographiques de Thérèse : frustrant pour le premier, lumineux et décisif pour le second. On ne sait pas si en écrivant ce dernier, l'auteur avait déjà reçu les premières grâces de se comprendre elle-même et de s'exprimer. Le premier de ses écrits spirituels qui soit arrivé jusqu'à nous, la première *Relation*, est daté de cinq ans plus tard (1560). Elle déborde de lucidité et d'efficacité pédagogique.

Note

Le livre du « ne penser à rien ». Sans nommer son auteur, Thérèse cite le livre du franciscain Bernardino de Laredo *La Montée du mont Sion*. Dans ce livre, elle souligna les pages parlant du « ne penser à rien », et le remit aux deux juges, Salcedo y Daza, qui ne furent convaincus ni par le livre ni par la Sainte. La consigne de « ne penser à rien » faisait partie de l'orientation spirituelle vers le silence intérieur, dans le principe du recueillement. Thérèse avait déjà lu cette doctrine dans l'*Abécédaire* d'Osuna. Celui-ci, dans les dernières pages du livre, consacrait un chapitre à la façon de faire taire notre entendement (chap. 3 du traité 21). Un autre chapitre portait sur les trois façons de garder le silence (Id. chap. 4). Le cinquième était consacré à « ne rien penser afin de nous apaiser intimement et de faire taire notre entendement ». Si maintenant elle a recours au livre de Laredo, c'est probablement parce qu'elle l'a lu récemment

ou qu'elle l'a sous la main. Thérèse se sert de la deuxième édition de *La Montée* (1538 ou 1542), dans laquelle Laredo consacre aussi un chapitre à « la paix de l'âme avec le silence des puissances » (3e partie, chap. 8). Mais les pages soulignées par la Sainte concernaient certainement le chapitre qui traitait les questions suivantes : « comment ne penser à rien dans la parfaite contemplation ainsi que l'autorité et l'utilité de la mystique théologique » (3^e partie chap. 27). Il fondait sa doctrine sur l'enseignement de saint Paul à son disciple Denis, et de l'enseignement de celui-ci à Timothée, ni plus ni moins. Il passait ensuite en revue saint Augustin, et « Richard de saint Victor, Henri de Balma, Henri Herp, saint Bruno, saint Grégoire, et Gerson... » ce qui était bien pour convaincre Thérèse, mais ne servit à rien pour apaiser ses conseillers. (L'œuvre de Laredo a été publiée dans la B.A.C., tome 44, Madrid. On peut voir le chapitre 27 de la troisième partie aux pages 371-375.)

Chapitre 24

Progrès spirituel de Thérèse. Nouveau confesseur. Rencontre avec saint François Borgia. Premier ravissement. Libre pour aimer.

Comme son titre l'indique, ce chapitre est résolument positif : « il montre les progrès qu'elle a réalisés » et comment le Seigneur « lui accordait des faveurs toujours plus élevées ».

Le récit tout entier gravite autour de l'émouvant épisode final, le premier ravissement de Thérèse, qui produit la libération définitive de son affectivité.

La série d'épisodes relatés s'échelonne comme suit :

– Pour commencer, la confession de Thérèse à Diego de Cetina fut déterminante ainsi que les orientations de celui-ci (1) ;

– Ensuite, Thérèse résiste pendant deux mois à ses forts élans intérieurs suivant la consigne donnée par Cetina.

– Le Père François arrive à Avila, (cette fois-ci, mentionné par son nom ; c'est le futur François Borgia). Thérèse lui expose sa situation et il rend son verdict : « Il me dit que c'était l'esprit de Dieu, et que ce n'était pas bien de continuer à lui résister », et de nouveau, il répéta que « c'était une erreur de continuer à résister ». « J'en étais rassurée » (3).

– Lorsque le Père Cetina s'éloigna d'Avila, Thérèse prit un autre jésuite pour confesseur, le Père Jean de Pradanos. On est déjà en 1555 (4).

– Et sous la direction spirituelle de celui-ci, elle connut le premier ravissement : « J'en fus très effrayée parce que le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Chapitre 26

Assurance de Thérèse quant aux paroles intérieures. Annonce d'un autre type d'expérience : « Je te donnerai un livre vivant ».

Le récit aborde maintenant l'année 1559, Thérèse a 44 ans. Dans l'ascension de ses expériences mystiques, il va y avoir un changement complet : elle parvient à une assurance en ce qui concerne les paroles intérieures, et amorce le début des visions mystiques.

La première partie du chapitre renoue avec le thème du précédent : « elle poursuit le même sujet », dit le titre. En effet, elle donne les dernières touches relatives aux paroles intérieures. La deuxième partie est une anticipation de ce qu'elle racontera au chapitre suivant.

Les personnages mentionnés, tous anonymes, sont toujours les mêmes confesseurs et conseillers de la Sainte auxquels s'ajoute le grand Inquisiteur Fernando de Valdés.

Le schéma est le suivant :

- § 1 : Certitude et fermeté dans l'état d'esprit de Thérèse. Confiance en Dieu. Amour.
- §§ 2-4 : Incidents avec ses conseillers.
- §§ 5-6 : L'annonce : « Je te donnerai un livre vivant ».

• Trois paroles s'imposent

Au cours des expériences mystiques de cette dernière année, Thérèse a entendu très souvent les paroles intérieures : « Cela

m'est arrivé tant de fois que je n'en saurais dire le nombre » (2).

Elle entend très souvent « ne crains rien, je suis tout puissant ». Il s'agit parfois d'avertissements : « plusieurs fois, il m'a prévenue de certains dangers qui me menaçaient moi-même et d'autres personnes ». D'autres fois, elle entend des paroles de correction : « Il m'adressait des réprimandes qui anéantissaient mon âme ». D'autres fois encore, des prophéties : « Il m'a annoncé des événements trois ou quatre ans à l'avance. Ces prophéties ont été nombreuses et toutes se sont accomplies ». Et elle de conclure :

Ainsi, il y a tant de signes pour reconnaître que Dieu lui-même nous parle, que personne, à mon avis, ne peut l'ignorer.

Trois paroles intérieures, comme trois points de repère, ont marqué spécialement le processus de Thérèse dans les chapitres 24 à 26, qui relatent la période de résistances :

– Dans le chapitre 24 (vers 1555), les paroles entendues lors du premier ravissement, qui apaisent son affectivité : *Je ne veux plus que tu converses avec des hommes mais avec des anges.* (24,5)

– Dans le chapitre 25 (probablement vers 1557), le mot par lequel l'auteur des paroles intérieures s'identifie : *C'est moi, n'aie pas peur.* (25,18)

– Dans le chapitre 26 (1557, après l'index inquisitorial), l'annonce des grâces christologiques : *Je te donnerai un livre vivant.* (26,5)

• Le charisme mystique de Thérèse est-il privé ou public ?

C'est probablement la question la plus importante du chapitre et de toute la problématique des paroles mystiques. Ses grâces sont-elles strictement personnelles ou bien ont-elles une

fonction charismatique ? C'est-à-dire, l'expérience mystique est-elle, au moins chez Thérèse, secrète, ou bien rayonne-t-elle au-delà d'elle-même ?

Elle a déjà répondu auparavant, implicitement, en informant le lecteur à plusieurs reprises, que la grâce qu'elle a reçue est une et triple à la fois : *expérimenter le mystère*, (l'action de Dieu), *le comprendre et pouvoir l'exprimer*. Sans cette trilogie de la grâce, il n'y aurait pas eu de livre de la *Vie*, et probablement rien non plus de son magistère mystagogique.

Dans le présent chapitre, elle est plus explicite. C'est la parole intérieure qui la pousse et exige d'elle de communiquer aux autres ce qu'elle reçoit. Elle ne doit pas garder cela pour elle-même : « ne pas le taire ». Elle doit tout confier à son confesseur. Et quand quelqu'un lui assène que « c'en est assez de ses histoires mystiques », « puisqu'il était prouvé que c'était l'œuvre de Dieu, je n'avais qu'à me taire et ne rien dire à personne ; ces choses-là, il valait mieux les taire », alors la voix intérieure contredit cela catégoriquement.

La confiance qu'elle-même fait à ce propos est intéressante :

Ce conseil me sembla judicieux car j'étais très gênée chaque fois que j'en parlais à mon confesseur. J'aurais été moins peinée de confesser de graves péchés, que de parler de faveurs que Dieu m'accordait. J'étais si mal à l'aise, que j'aurais préféré me taire. Je compris alors que ce confesseur m'avait très mal conseillée. Je ne devais pour aucun motif taire quoi que ce soit à celui qui me confessait, parce qu'il y avait en cela une grande sécurité... (4)

Ceci n'est probablement pas le cas d'autres mystiques. Mais pour Thérèse, il en est essentiellement ainsi. Elle doit expérimenter pour témoigner. Non de ses grâces précises prises pour elles-mêmes mais son expérience complexe aura pour mission de témoigner de la présence et de l'action de Dieu. Pas seulement en cercle fermé, à l'intérieur du Carmel ou au sein de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Chapitre 28

La présence de Jésus-Christ s'intensifie. Retour de l'opposition du groupe des censeurs.

Le récit se centre à nouveau sur les événements intérieurs de la vie de Thérèse ; nous sommes à l'apogée de sa vie mystique, et elle est favorisée de nouvelles expériences christologiques : c'est le début des « visions imaginaires ». Elle leur consacre la première partie du chapitre (1-12).

À l'occasion de cette nouvelle expérience, réapparaît le groupe des cinq censeurs et l'opposition envers Thérèse et ses visions redouble étrangement. Cette opposition gravite aussi maintenant autour de son confesseur, le jésuite Balthasar Alvarez : « On lui disait qu'il devait m'éviter, que s'il croyait ce que je disais, il se laisserait tromper par le démon ». La deuxième partie du chapitre est consacrée à cette dramatique opposition (12-18).

Dans l'exposé affleure de temps en temps le dialogue avec son premier lecteur, le Père Garcia. C'est à lui qu'elle s'adresse quand elle écrit « votre grâce » dans les paragraphes 2 et 3. C'est à cause de lui que le récit des nouvelles grâces christologiques est raccourci, car elle le lui a déjà relaté dans un écrit à part : « je racontai tout à Votre Grâce quand elle me l'ordonna formellement, et cela me fut très difficile car on ne peut pas en parler sans se sentir défaillir. Mais j'en parlai le mieux que je pus et il n'est donc pas nécessaire de revenir là-dessus ici » (3). Ce premier récit n'est malheureusement pas

arrivé jusqu'à nous. (Tout au long du chapitre, on peut trouver surprenant de ne pas voir le Père Garcia intervenir dans la polémique pour défendre Thérèse et faire face à ses opposants).

Le plan du chapitre est simple :

- §§ 1-3 : les faits, les « apparitions » du Christ.
- §§ 4-13 : son explication de la vision imaginaire (4-10), sa différence par rapport aux ruses diaboliques (10,12,13), et psychologiques (11).
- §§ 2-18 : l'effervescence des conseillers.
- §§ 8-9 : au centre du récit, l'oraison de Thérèse adressée au Christ.

• La nouvelle expérience du Christ

L'épigraphe du chapitre résume celui-ci en trois énoncés : il traite des grandes faveurs dont le Seigneur l'a comblée, la manière dont il lui apparut la première fois, elle explique ce qu'il faut entendre par vision imaginaire et conclut en recommandant ce chapitre, très utile et très important.

L'élément nouveau et central consiste dans la nouvelle façon d'expérimenter la présence du Christ. Thérèse s'exprime ainsi :

Le jour de la fête de saint Paul, lors de la messe, je sentis au-dedans de moi cette Humanité très Sacrée de Jésus-Christ tel qu'on le peint ressuscité, dans toute sa beauté et majesté, ainsi que je l'ai écrit en particulier à votre grâce...

Dans la chronologie thérésienne, ce « jour de saint Paul » fut très probablement le 21 janvier 1561, jour où la liturgie célébrait la fête de la « Conversion de saint Paul ».

Rappelons-nous que la conversion de l'apôtre eut lieu aussitôt après une apparition du Ressuscité. Et cette apparition était très présente dans la liturgie de la fête. Cependant, Thérèse n'établit pas un rapport direct entre sa propre expérience mystique et

celle de Paul. Elle avait déjà précisé que sa première vision de Jésus-Christ avait eu lieu « le jour de la fête du glorieux saint Pierre » alors qu'elle était en oraison (27,2). Entre ces deux expériences s'étaient écoulés seulement sept mois.

D'après elle, cette « première apparition », le jour de saint Paul, se situait à la fin d'une courte période de « visions imaginaires » : d'abord, « le Seigneur voulut me montrer seulement les mains tellement belles que je ne saurais les décrire ». Ensuite il lui montra son visage : « quelques jours plus tard je vis aussi ce visage divin qui me laissa abasourdie ». Et en troisième lieu, je vis « toute sa très Sainte Humanité ».

Pour les décrire, la Sainte distingue nettement trois genres de visions. La vision qu'elle appellera plus tard « intellectuelle » correspond à l'expérience de la présence du Seigneur à côté d'elle, qu'elle a décrite au chapitre 27 ; les visions « imaginaires » comme les trois qu'elle vient d'évoquer ; et les visions « corporelles », perçues avec les yeux du corps, dont elle n'eut jamais l'expérience dans sa vie mystique bien que dans un premier temps elle les avait crues préférables (4).

La nouveauté de ces visions (les mains, le visage, l'Humanité du Seigneur) réside dans le fait qu'elle ne perçoit pas la seule présence ou l'action du Seigneur, mais elle le voit Lui-même « avec les yeux de l'âme ». Elle le voit ressuscité et glorieux dans son être humain et corporel, dans toute « sa majesté et sa beauté ». Son profil et sa beauté restent « gravés » au ciseau dans l'âme : « cette majesté et cette beauté restent si bien gravées dans l'âme qu'on ne peut les oublier » (9). « La gloire dont est accompagnée la vue d'une beauté si surnaturelle la met hors d'elle-même » (2). « Je ne crains pas de le dire, n'aurions-nous au ciel rien d'autre pour délecter la vue... Ce serait une gloire immense » (3).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Chapitre 30

*Avis favorable du frère Pierre d'Alcantara.
Moments de désolation et de dépression.
Impuissance et réactions de Thérèse.*

Comme le titre l'annonce, le chapitre « reprend le récit de sa vie ».

Elle n'avait pas interrompu le récit, mais « la grâce de la Transverbération », qu'elle reçoit à plusieurs reprises au cours des cinq années précédant le présent récit (1560-1565), l'avait éloignée des dures années de persécution et d'opposition (1560-1562). Au récit de ces deux années, elle ajoutera une touche sombre : ses journées de dépression et de profonde désolation, qui la plongent dans une nuit noire.

L'intervention du frère Pedro d'Alcantara relie les deux chapitres. Ce frère la comprend d'expérience, de la même façon que le Père Francisco Borgia l'avait comprise « d'expérience » (24,3).

Face au frère Pedro d'Alcantara, reste toujours en scène le « Saint Chevalier » (souvenons-nous de la fermeté de son avis dans le chapitre 24). Nous apprenons maintenant qu'il fait partie des plus durs opposants aux expériences thérésiennes. Il ne se rend même pas au jugement du frère Pedro d'Alcantara (6).

Hors de la scène, reste présent le lecteur Garcia de Toledo, pressant la Sainte dans son travail de rédaction pour qu'elle décrive tout dans les détails (22).

Le chapitre comporte deux parties mal agencées : il raconte d'abord l'intervention du frère Pedro d'Alcantara puis les journées obscures de Thérèse. Le plan est le suivant :

- § 1 : Connexion avec le thème du chapitre précédent : « joie et tristesse conjointes ».
- §§ 2-7 : Avis favorable du frère Pedro : « Je vis qu'il me comprenait par expérience ».
- §§ 7-21 : Éléments de faiblesse de la part de Thérèse : des maux physiques (8), de fausses humilités (8-10), des obscurcissements de l'esprit (11-13), des chagrins (13-15), l'incapacité de penser, de lire, de faire oraison, (16-18), l'imagination ressemble à un fou furieux (16), des accalmies passagères lors de la communion (14) ou lors de petites tâches toutes simples (19-20).
- § 22 : Nouvelle intervention de Garcia de Toledo l'encourageant à écrire sans craindre de s'étendre, « sans rien oublier », même si elle dispose de peu de temps.

• Passage éclair de fray Pedro d'Alcantara

L'intervention du frère Pierre d'Alcantara sert de nouveau à fixer la chronologie du récit thérésien.

La Sainte avait évoqué sa figure au début de ses visions christologiques (27,16). Elle le rencontrera de nouveau à son retour de Tolède, à la veille de l'inauguration du couvent de saint Joseph (36,1, juillet 1562).

Elle raconte maintenant leur première rencontre, qui eut lieu chez Doña Guiomar de Ulloa à Avila où Thérèse séjourna quelques jours précisément afin de pouvoir lui soumettre son problème de conscience, ses grâces mystiques. C'est Doña Guiomar qui organisa la rencontre :

Dès qu'elle apprit l'arrivée du saint religieux, sans m'avertir, elle

obtint de mon provincial l'autorisation que je reste huit jours chez elle, afin de me permettre de lui parler librement. Je le vis donc dans sa maison et dans certaines églises, et j'eus avec lui de nombreux entretiens lors de son premier séjour dans cette localité. (3)

C'était en 1560.

Le plus important dans cette rencontre fut que Thérèse, à son grand étonnement, se sentit comprise. Un peu plutôt, elle écrivait : « je voyais que personne ne me comprenait » (1). Maintenant, soudain, elle raconte : « je vis presque dès le début qu'il me comprenait grâce à son expérience. C'était précisément ce dont j'avais besoin ». « Il m'éclaira sur tous les points. »

Une profonde amitié s'établit entre eux, et ils se mirent d'accord pour s'écrire désormais (7). Cela durera une courte période car frère Pedro mourut en octobre 1562. De cette correspondance, nous conservons des fragments des lettres de lui, des lettres d'elle il ne reste rien.

Et quand frère Pedro s'éloignera à nouveau d'Avila, elle dira : « il me laissa rassurée et très joyeuse » (7), même s'il n'avait pas réussi à vaincre les réticences du fameux saint chevalier, si impliqué dans le cas thérésien et si enclin à « l'effrayer ».

La Sainte quittera aussi la ville à la fin de l'année 1561, pour aller à Tolède. Le chapitre poursuit donc le récit des faits survenus au cours des années 1560-1561.

• Empathie mystique

Un fait important dans le processus mystique de Thérèse est l'empathie qui naît entre elle et frère Pedro, et qui s'enracine dans les profondeurs de leur expérience de Dieu.

Évidemment, Thérèse ne connaît pas ce mot savant d'« empathie », mais elle parle très souvent de compréhension

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

surnaturelle, très réfléchie, la plus profonde : si c'est Dieu qui le décide, si c'est Lui qui lui impose ces "accès" de grâce en public, elle doit se soumettre, quoi qu'on en dise, quoi qu'on en pense en bien ou en mal.

Elle ne présente rien moins qu'un profil psychologique de dissimulatrice. Les grâces mystiques traversent, certes, toutes les strates de sa psychologie complexes. Mais celle-ci n'est pas déformée par une quelconque tendance captatrice qui la pousserait à se donner en spectacle. En définitive, ces grâces sont à la fois mystiques et charismatiques. Elles débordent l'espace étroit de la personne du mystique, le transcendent, pour parvenir jusqu'à autrui dans un halo de mystère.

• « Des riens » face aux grâces mystiques

En note finale, après avoir rapporté dans cette partie du livre les « grandes choses » qu'elle a reçues de Dieu, elle termine en racontant les « riens » qu'elle a faits pour lui. Elle appelle « riens » ou « vétilles et petits grains de sable » les exercices insignifiants de sa vie ascétique ou ses tentatives de servir les autres : « de petites pailles que je jetais sur le feu, car je ne sais rien faire d'autre » (23-24).

Les « riens » cités en exemple sont intéressants et, d'une certaine manière aussi, humiliants : ses « points d'honneur » pour des choses minimes, comme ses fausses notes au chœur, car, dit-elle « je savais mal chanter », ses hésitations dans les rubriques liturgiques – « je ne connaissais pas bien les offices du jour ; au chœur, je ne savais pas quoi faire... car j'étais très désordonnée » – jusqu'à ce qu'elle se décidât à mettre de côté sa fierté et à consulter enfin les « jeunes novices ». Ou encore, elle s'appliquait à ranger les manteaux de chœur des sœurs et « quand, sans savoir comment, celles-ci s'en aperçurent, elle en

fut toute troublée ». Enfin, « des riens qui ne sont rien » « de petites choses comme celles-là qui, faites pour Dieu, acquièrent de l'importance auprès de sa Majesté », « car pour ce qui est de moi, je ne suis bonne à rien ! »

Tout ce qui précède a un double objectif : avant tout révéler la puissance de Dieu, capable d'élever à des états mystiques si hauts, une personne aussi incapable qu'elle ; et par suite, encourager Garcia de Toledo ou tout autre lecteur désireux d'entreprendre une ascension spirituelle similaire à celle rapportée dans le livre de Thérèse.

Elle termine en s'adressant humblement à Dieu, avec une tendresse reconnaissante :

Ô mon Seigneur, quelle honte pour moi quand me voyant coupable de tant d'offenses, je n'ai à parler que de ces grains de sable... Ô mon Créateur, au milieu de tant de misères, que n'ai-je certaines choses de valeur à conter qui puisse figurer à côté du récit des grandes grâces dont vous m'avez comblée ! Amen. » (25)

Et cette partie consacrée à son autobiographie (ch. 23-31) s'achève avec « l'Amen » de cette dernière prière.

• Chapitres 32-36 •

La fondation
du carmel de Saint-Joseph

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Un jour, me trouvant dans la nécessité, ne sachant comment faire, ni comment payer quelques ouvriers, saint Joseph, mon véritable père et seigneur, m'apparut. Il me fit comprendre que l'argent ne me manquerait pas et que je pouvais engager les ouvriers. Je lui obéis sans avoir le moindre denier, et le Seigneur pourvut à tout d'une manière qui émerveilla tous ceux qui en eurent connaissance (12).

Par-delà l'ombre dans lesquels les laisse la narratrice, nous connaissons aujourd'hui le détail des événements. Depuis l'Amérique, son frère Lorenzo lui fait parvenir, sans l'avoir prévenue, un premier envoi de pesos d'or, qui arrivent la veille de Noël (1661). C'est un ami de Lorenzo, Antonio Morán, qui les a transportés et remis personnellement à Thérèse elle-même. Il arrive justement au moment où elle doit payer les ouvriers engagés pour les travaux du futur couvent alors qu'elle n'a plus un sou. Thérèse, qui réside en ce moment chez doña Guiomar, envoie immédiatement à son frère une lettre de remerciement lui racontant l'énorme surprise causée par cet envoi : « Ce qui m'a le plus étonné c'est que j'avais grand besoin de ces quarante pesos. C'est grâce à l'intercession de saint Joseph... » (Lettre 2,3 du 23 décembre 1561)

- **Le meilleur du chapitre : l'apparition de la Vierge le jour de l'Assomption**

Thérèse avait repris les démarches de la fondation au début de l'été, mais ce fut le mois d'août qui fut le plus intense, surtout en ce qui concerne « l'accroissement de l'amour » et les événements « surhumains ».

Le 12 août, jour de la de sainte Claire, « pendant la communion », elle vécut un événement lourd de présages : « [sainte Claire] m'est apparue dans toute sa beauté. Elle me dit de continuer mes efforts et de poursuivre avec courage ce que j'avais commencé » (13).

L'épisode mystique le plus important survient trois jours après, le jour de l'Assomption. Ce fut la plus grande apparition de la Vierge de toute sa vie. Elle la raconte en conclusion du chapitre, avec force détails.

La Vierge lui apparaîût, accompagnée de saint Joseph, et les deux la revêtent d'un habit éclatant de blancheur. « Ils me firent comprendre que j'étais purifiée de mes pêchés ». Ils lui passent au cou un collier d'or et de pierres précieuses, symbole de la grâce dont déborde son âme. C'était là l'aspect personnel de l'apparition mariale. Vient ensuite son aspect charismatique, qui est le plus important : la Vierge lui confirme expressément qu'à l'origine des faits, c'est bien Dieu qui lui a donné l'ordre de fonder le monastère (cf. 32,11).

Elle décrit l'apparition : « Notre Dame me parut d'une beauté ravissante... » La description s'achève par le retour au ciel des deux personnages : « il me sembla ensuite que je les voyais remonter au ciel ».

« Je me trouvais alors dans une profonde solitude », mais « remplie d'une gloire et d'une joie immenses ; je n'avais jamais été favorisée d'une pareille grâce ». « J'éprouvais alors un grand désir de me sacrifier pour Dieu ». « J'étais remplie de consolation et dans une paix profonde ». (Elle a rarement accumulé tant de superlatifs dans un récit).

Le point le plus important de cette apparition de la Vierge est sans doute la confirmation du charisme de fondatrice de Thérèse. La Vierge lui rappelle que c'est le Christ qui lui a confié la mission de fonder. Et elle se borne simplement à le lui rappeler, au moment où Thérèse reprend l'entreprise, après une pause de six mois.

C'est pourquoi, en évoquant la grande apparition du jour de l'Assomption, elle distingue bien les deux aspects : l'aspect

personnel d'abord, c'est-à-dire les symboles de la purification de son âme ; ensuite, la mission : « son Fils nous avait promis d'être avec nous ». Elle l'avait dit dans le chapitre précédent : « Le Christ se tiendrait auprès de nous » (ch. 32, 11).

Note

L'aide de saint Joseph. Nous conservons une belle lettre de Thérèse à propos de l'épisode rapporté au n. 12, et contemporaine de l'aide de saint Joseph manifestée par l'arrivée des pesos d'or venus d'Amérique. Il s'agit de la lettre datée du 23 décembre 1561 adressée à Lorenzo de Cepeda, alors à Quito, écrite donc quelques jours avant son voyage à Tolède (LT 2). Elle contient l'accusé de réception des pesos envoyés par son frère Lorenzo par l'intermédiaire d'Antonio Morán, dont elle fait les louanges. Nous est aussi parvenue la « lettre de paiement » octroyée par Thérèse à un autre conquistador, Alonso Rodríguez, pour une somme de « cent pesos d'or » et datée du 22 novembre 1561 (Ac 1).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

apporter une dot conséquente en plus des « 25 fanègues de rente, moitié en blé, moitié en orge »... La communauté du couvent, près de 200 moniales, disposait de sources stables de revenus comme des propriétés et des héritages qui produisaient des rentes indispensables à leur subsistance ; malgré cela elle connaissait toujours la pénurie. C'est pour cette raison que la communauté de l'Incarnation s'opposa à la fondation thérésienne : « Elles disaient que je n'aimais pas la maison, et qu'il valait mieux lui procurer des rentes que d'en chercher pour une autre (ch. 33,2). En effet, Thérèse et sa collaboratrice, doña Guiomar, cherchaient des rentes pour le futur couvent de Saint-Joseph.

Or, Thérèse apprend bientôt que l'autre fondatrice a résolu ce problème en appliquant la Règle primitive du Carmel « qui commandait de ne pas avoir de biens propres », ce qui allait à l'encontre des efforts de Doña Guiomar pour trouver un fonds de rente pour la nouvelle maison.

Cependant, Thérèse décide de fonder son couvent dans la plus stricte pauvreté. Le problème n'est pas pour elle d'ordre matériel. Il ne s'agit pas de savoir si le projet est insensé économiquement parlant. Elle l'envisage d'un point de vue évangélique et christologique : « en voyant le Christ sur la Croix, si pauvre et si dénudé, je ne pouvais supporter la pensée d'être riche. Ainsi je le suppliais, les larmes aux yeux, de tout disposer afin d'être pauvre comme lui » (3).

Mais elle se méfie d'elle-même, et commence à chercher des conseils, d'abord auprès de son confesseur. Elle s'adresse ensuite à son théologien, Pedro Ibañez. Et, parmi tant d'autres, elle consulte le prêtre Gonzalo de Aranda, un ami. Tout le monde qualifie son idée « d'insensée ». Finalement, elle fait appel au frère Pedro d'Alcantara (5). Celui-ci lui écrit une lettre

catégorique lui reprochant d'avoir consulté des théologiens qui s'y connaissent en droit canon mais pas en conseils évangéliques, dans la mesure où ils ne les pratiquent pas. Sa lettre commençait ainsi :

J'ai lu une lettre que m'a montrée Gonzalo d'Aranda. Et j'ai été très étonné d'apprendre que vous consultiez les hommes de science sur des sujets qui ne sont pas de leur compétence. S'il s'agissait de procès ou de cas de conscience, il serait raisonnable de demander des conseils aux juristes ou à des théologiens. Mais concernant la perfection de la vie, on ne doit consulter que ceux qui la vivent. Car d'ordinaire, la conscience que l'on en a est à la mesure de nos œuvres...

La lettre du saint franciscain était signée du 14 avril 1562, date qui situe la nouvelle prise de position, radicale, de Thérèse : elle fondera sa maison dans la pauvreté la plus absolue sans le soutien de rentes garantissant la subsistance du nouveau carmel.

De fait, dans les *Constitutions* qu'elle écrira ensuite pour le couvent, elle prescrira : « On doit vivre d'aumône, sans aucune rente et sans rien demander tant qu'on a le nécessaire pour vivre. Chacune doit vivre du travail de ses mains comme le faisait saint Paul ». Et plus loin, parlant des repas, elle donne un détail étonnant : « On ne peut fixer les heures des repas car cela dépend de ce que le Seigneur nous donne. Si on a de quoi manger, en hiver ce sera à onze heures et demie... » (Const. 9.23)

Dans ce chapitre de la *Vie*, la narratrice résume sa décision dans une maxime très simple : « vivre de et pour l'amour de Dieu » (6).

• Changement de registre

Au milieu du chapitre, l'auteur change de registre et « prend son envol ».

Ce changement est consécutif à une intervention subite de l'interlocuteur transcendant : « Le Seigneur m'a dit... » (8 ; sept paragraphes l'ont précédé, et sept autres suivront).

Le récit, qui traitait initialement de manière quelque peu compliquée de la pauvreté – y étaient présentés ses “pour” et ses “contre”, les tensions entre les théologiens et les spirituels – avait glissé sur l'épisode des élections de la Prieure du monastère de l'Incarnation d'Avila et évoqué la lettre que Thérèse avait rapidement dépêchée à ses amies pour les dissuader de voter pour elle (7).

C'est justement à ce moment-là que la voix intérieure fait irruption lui ordonnant de s'y rendre d'urgence pour y souffrir : « à moi qui désirais la croix, on m'en préparait une bonne » (8).

Thérèse tombe dans un trouble intérieur extrême, et, tout en préparant son départ pour Avila, elle oublie d'informer le lecteur de la fin de cet épisode. Se concentrant sur elle-même, la narratrice nous offre une image du moment où elle écrit et de l'idylle qui est vécue au couvent de Saint-Joseph, déjà fondé : « petit coin de Dieu, sa Majesté se délecte dans cette demeure, paradis de ses délices... » (12) En effet, quand elle écrit ceci, cela fait trois ans qu'elle l'a fondé et qu'elle y possède une pauvre cellule qui lui sert de bureau.

Sans transition, elle achève le chapitre en conversant avec le Seigneur, qui est l'autre destinataire de son livre et de sa vie. Elle y fait cette très belle prière : « Ô mon Dieu, comme vous savez montrer votre puissance... ! » (13-15)

Note

Élection de la prieure de l'Incarnation. « En ce temps-là, on devait procéder aux élections dans mon monastère et l'on me prévint que beaucoup de religieuses voulaient me donner leur voix pour

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Cette dernière partie du livre se présente comme une annexe au « récit de sa vie » qui semblait achevé avec la fondation de Saint-Joseph. L'*incipit* et le terme de cette nouvelle partie sont bien définis.

Elle commence : « Il m'en coûte de traiter encore des grâces dont le Seigneur m'a favorisée » (37,1). Il lui est certes difficile d'ajouter encore des choses à ce qu'elle a déjà dit. Mais on le lui a ordonné : de l'intérieur, c'est le Seigneur qui le lui a « demandé » ; de l'extérieur, c'est le groupe de conseillers personnels.

Elle conclut : « Telle est la vie que je mène actuellement, mon seigneur et père » (40,23), s'adressant au plus intime de ses conseillers, le Père dominicain Garcia de Toledo. L'indication « telle est la vie que je mène actuellement » fait allusion à la tension surnaturelle entre la vie et la mort (« Ou mourir, ou souffrir »), attestée dans les derniers numéros de l'ultime chapitre (20-22).

La situation change nettement par rapport aux chapitres précédents. La fondation du nouveau carmel a été une vraie bataille où Thérèse s'est trouvée prise au milieu du tumulte (chap. 32-36). Maintenant, en revanche, la nouvelle scène est « ce petit coin si bien protégé » de Saint-Joseph où elle s'adonne paisiblement à la vie contemplative. De sorte que les deux parties forment un diptyque contrasté : de la querelle autour de la fondation, elle est passée à la paix de ce « petit coin où, dit-elle, je pensais demeurer comme une chose morte pour le monde et je m'imaginai qu'on ne se souviendrait plus de moi » (40,21). C'est seulement en passant qu'elle fera

allusion au dernier bref pontifical, récemment arrivé de Rome à la fin de l'année 1565, autorisant le monastère à ne vivre que d'aumônes (39,14).

On ne sait pas exactement ce que ses conseillers ou la voix intérieure lui demandèrent d'ajouter à son récit. Mais tout indique qu'on lui demanda de parler de sa vie mystique : « continuer à parler des grâces dont le Seigneur m'a favorisé » (37,1). De fait, cette expression sera réitérée en tête des trois chapitres suivants : « Elle parle des grandes grâces que le Seigneur lui a accordées » (chap. 38). Elle répète la même expression aux chapitres 39 et 40. Il semble donc évident que la Sainte se propose de finir le récit de sa vie en parcourant l'espace mystérieux de son intériorité et de ses expériences mystiques. Ce sera en quelque sorte un « traité des grandes grâces » reçues au cours de ses dernières années.

Les personnages historiques des récits précédents reviendront tout au long de ces quatre derniers chapitres. Mais ils ne seront plus évoqués en tant qu'acteurs impliqués dans son aventure terrestre mais exclusivement dans sa vie mystique. Ainsi nous voyons réapparaître ses parents, ses amis, ses supérieurs, doña Luisa et même les rois... Le point de vue varie, mais est toujours posé à la lumière de ses expériences mystiques. On trouve ainsi une absolue préférence pour l'acteur transcendant qu'est le Seigneur. L'intention est plutôt doctrinale qu'historique : « Elle continue le récit des hautes faveurs que le Seigneur lui a accordées. On peut tirer de quelques-unes une doctrine très solide ». Ces propos figurent en tête des chapitres 39 et 40.

Cette dernière partie présente un double encadrement chronologique. Elle le rédige à la fin de l'année 1565 (39,14). En dépit de la paix idéale qui règne dans son nouveau carmel,

elle est pressée par le temps : « J'ai dû si souvent reprendre ces trois feuillets, et en tant de jours, à cause du peu de temps dont j'ai pu disposer, comme je l'ai dit, et dont je dispose encore, que j'ai oublié ce que j'ai commencé à écrire » (39,17). Le vécu de ces trois premières années dans le nouveau carmel constitue le fond du récit de cette dernière partie (1562-1565). Mais un regard rétrospectif va souvent au-delà et embrasse fréquemment les cinq dernières années (1560-1565), si riches en expériences mystiques.

Ce regard rétrospectif va de pair avec un regard tourné vers l'avenir. Dans les quatre chapitres, le récit exprime une tension surnaturelle (l'attente du paradis) qui va croissant, avec des moments de grande intensité (38,22) qui culminent dans les dernières pages : « C'est pour moi une consolation d'entendre sonner l'horloge, il me semble qu'en voyant cette heure de ma vie écoulée je m'approche un peu plus du moment d'aller vers Dieu » (40,20-22). Cette tension lui donne de revivre quelques-uns des sentiments éprouvés sous l'influence de la "quatrième eau" : « désir de voir Dieu », « si ces tortures continuent, j'espère que le Seigneur consentira à m'en délivrer en m'ôtant la vie » (20,13). Ces touches définissent bien l'état d'âme de la narratrice au moment d'écrire ces pages, surtout dans les moments d'oraison où elle s'écarte du lecteur pour s'adresser à Dieu.

Le fil conducteur de ces quatre chapitres pourrait être celui-ci :

- Chap. 37 : La très grande beauté du Christ
- Chap. 38 : Pentecôte personnelle de Thérèse dans l'ermitage de Nazareth
- Chap. 39 : Force de sa prière d'intercession
- Chap. 40 : La Vérité de Dieu en soi. Le Christ dans l'âme. Dieu en toute chose. « Telle est la vie que je mène

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

les expressions par lesquelles elle se désigne : « une femme telle que moi », « femme et misérable », « grande pécheresse », « une misérable comme moi chargée d'abominations ». Les grâces proviennent de Lui ; d'elle, la laideur.

4. *Mais elle n'a plus peur.* Elle nous avait dit auparavant ne pas partager la peur que les théologiens et les gens du commun avaient du diable. Maintenant elle nous fait une autre confiance, plus forte. Thérèse, qui a toujours été si malade, ne craint plus la mort : « depuis cette faveur, je ne crains plus la mort que j'avais tant redoutée. Mourir me semble maintenant la chose la plus facile pour celui qui sert Dieu... » (5)

5. *Balbutiante.* En dépit de la multitude de pages vibrantes décrivant ses expériences, Thérèse a la conviction que ses écrits ne sont que des balbutiements, car ce qui lui arrive est indicible, et ses expériences ineffables : « je voudrais faire comprendre quelque chose de ce que je comprenais moi-même difficilement ; or, en y réfléchissant, je trouvais que c'était impossible... » (2)

6. *Hypersensible à la beauté des choses :* « Un seul regard vers le ciel recueille mon âme » (6). Elle avait dit la même chose peu auparavant : « De voir l'eau, la campagne, les fleurs, cela m'éveillait, j'y lisais comme dans un livre » (ch. 9,5). « Tout ce que je vois me semble un songe, une tromperie » (7). Elle se voit comme une pèlerine, se réclamant d'un autre type de citoyenneté :

Il me semble que cette vision me sert aussi à connaître quelle est notre véritable patrie, et à me montrer que nous sommes pèlerins sur cette terre. C'est une grande faveur de contempler ce qu'il y a là-haut et de connaître l'endroit où nous vivrons un jour. Le voyageur qui va s'établir dans une région lointaine se sent soutenu au milieu des fatigues du voyage lorsqu'il a déjà vu que le pays où il se rend lui procure un parfait repos... (6)

C'est peut-être pour cela qu'après certaines expériences, elle se sent hors d'elle-même, comme hébétée :

La plus grande partie de la fête de la Pentecôte je me trouvais si absorbée, si sotte que je ne savais que faire ; je ne comprenais pas comment je pouvais être l'objet d'une telle faveur. Je ne voyais ni n'entendais pour ainsi dire rien à cause de l'excès de joie intérieure. (11)

7. *Quand elle communie*, elle est assaillie par des sentiments et des émotions intenses :

Lorsque j'allais communier, je me rappelais cette majesté souveraine qui s'était montrée à moi ; et lorsque je considérais cette même majesté présente au Très Saint Sacrement, je sentais mes cheveux se dresser sur ma tête et j'étais, pour ainsi dire, tout anéantie... (19)

8. Et par-dessus tout, *Thérèse souffre d'une faim insatiable, elle en veut toujours plus* : « Mon âme voudrait ne plus quitter ces hauteurs, ni revenir à cette vie mortelle, car elle en a conçu le plus profond mépris. Il me semble en effet que tout y est vil limon et je vois la bassesse qu'il y a à s'y arrêter » (3).

• Les trois « grandes grâces »

Bien qu'elles aient été annoncées dans le titre, Thérèse ne leur consacre pas une partie à part. Leur récit parsème le chapitre, au fur à mesure qu'elles affleurent dans ses souvenirs. Mais ces trois faveurs sont particulièrement gravées dans son âme.

La première fut une espèce de Pentecôte personnelle. Cela lui arriva probablement en 1563, « la veille de la Pentecôte », le 29 mai. C'était la première année qu'on célébrait cette fête au carmel Saint-Joseph. Une personne familière des expériences mystiques comme Thérèse ne pouvait qu'être sensible à cette fête. Aussi le fut-elle cette année-là.

« C'était un jour de veille de la Pentecôte après la messe. Je m'en allai dans un endroit très solitaire où je me retirais souvent pour prier ». Il s'agissait d'un ermitage isolé dans le

jardin du monastère. Thérèse avait pris l'un de ses livres préférés, *La Vita Christi* d'un Père Chartreux, Ludolphe de Saxe. Elle voulait lire, ou plutôt relire, quelque chose sur la liturgie de la fête, en l'occurrence les pages qui exposent « les signes qui permettent de reconnaître si le Saint-Esprit habite l'âme ». En réfléchissant à cela, elle tomba dans un profond ravissement : « Il me semblait que l'âme voulait sortir de mon corps », « l'impétuosité du ravissement était si excessive que je n'étais plus maîtresse de moi ». Elle revit, en extase, quelque chose des théophanies bibliques : « Je vis au-dessus de ma tête une colombe, très différente de celles d'ici-bas... » C'est comme le récit évangélique de Jésus dans le Jourdain. « Son vol dura environ l'espace d'un *Ave Maria*, mais déjà mon âme se perdant dans le ravissement, la perdit aussi de vue » (9-10). Elle en fut toute joyeuse : « La gloire de ce ravissement fut extraordinaire. Depuis lors, j'ai compris quels grands progrès j'avais accomplis dans l'amour de Dieu » (11).

Des années plus tard, en 1579, elle revivra une expérience similaire dans ce même ermitage de Nazareth, après quoi elle écrira les fameux quatre avis « à ces pères déchaussés » (R 67).

La deuxième « grande faveur » est aussi trinitaire et christologique. Elle la reçut « étant une nuit en oraison ». Pendant qu'elle évoquait douloureusement ses péchés passés, elle tomba subitement dans une profonde extase : « Quelques instants après, mon âme était élevée à un tel ravissement qu'elle me sembla avoir abandonné mon corps... » Thérèse relate en quelques touches l'essentiel de cette expérience :

Je vis la très Sainte Humanité du Christ dans une gloire beaucoup plus éclatante que je n'avais jamais pu la contempler auparavant.

À la faveur d'une connaissance admirable et claire, je vis le Christ dans le sein du Père Éternel. Je ne saurais dire comment... Je fus tellement saisie et dans un tel état, que je passai, je crois, plusieurs jours sans

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Table des matières

Introduction

• Chapitres 1–10

Première partie du récit

Chapitre 1 – Thérèse enfant. À la maison. Orpheline de mère.

Chapitre 2 – Adolescence et première jeunesse. Ses lectures et ses premières amitiés. Crise et collège.

Chapitre 3 – Lutte pour la vocation. Nouvelles amitiés. Première maladie.

Chapitre 4 – Décision ferme et entrée comme carmélite. Noviciat et profession. Maladie. Voyage et apprentissage de l'oraison.

Chapitre 5 – La maladie de Thérèse. Voyage à Becedas. La guérisseuse. Le curé de Becedas.

Chapitre 6 – Thérèse, jeune et handicapée, à l'infirmierie. Elle fait appel à Saint Joseph. Amélioration.

Chapitre 7 – Années difficiles. Crise et lutte. Mort de son père. Lente récupération spirituelle.

Chapitre 8 – La clé de sa vie : l'oraison.

Chapitre 9 – Convertie, à l'instar de Marie-Madeleine et de saint Augustin.

Chapitre 10 – Début d'un nouveau récit. Brèves lueurs annonciatrices d'une expérience mystique. Thérèse demande au lecteur de garder le secret.

• Chapitres 11-17

Traité des degrés d'oraison

Chapitre 11 – Premier degré d'oraison. Le symbole de l'eau et du jardin. Conseils pratiques pour les débutants.

Chapitre 12 – Suite du premier degré d'oraison. Nous

embraser d'amour pour l'humanité du Christ. Dangers qu'il y a à vouloir s'élever par soi-même à l'oraison mystique.

Chapitre 13 – Conseils pratiques au débutant. L'oraison et la vie. Le maître d'oraison.

Chapitre 14 – Deuxième degré d'oraison. Début de l'oraison mystique. Premières étincelles. L'oraison « de quiétude ».

Chapitre 15 – Être de grands amis de Dieu. Beaucoup d'âmes arrivent à cet état d'oraison, mais peu persévèrent.

Chapitre 16 – Troisième degré d'oraison. « Déjà les fleurs commencent à s'épanouir et à répandre leur parfum ». Tout en écrivant, Thérèse revit intensément cette oraison

Chapitre 17 – Dilatation de l'expérience de Thérèse. Fruits éthiques dans la vie du priant. Le problème de l'imagination.

• **Chapitres 18-22**

L'oraison d'union et l'Humanité de Jésus

Chapitre 18 – Quatrième degré d'oraison : la pleine union de l'âme avec Dieu. « Ce n'est plus elle qui vit, c'est Moi qui vis en elle ».

Chapitre 19 – Les effets de l'état d'union sur l'âme mystique. Évocation de sa propre histoire. Les tentations qui guettent le mystique.

Chapitre 20 – La vie depuis l'extase. Pleine de l'absence. Nouvelle échelle des valeurs. Une grande seigneurie.

Chapitre 21 – Fin du quatrième degré d'oraison. Sommet d'où elle découvre les vérités. Autoportrait.

Chapitre 22 – L'Humanité de Jésus dans l'oraison.

• **Chapitres 23-31**

Intense étape mystique

Chapitre 23 – Commencement d'une nouvelle étape de sa vie. Progrès de son expérience mystique.

Chapitre 24 – Progrès spirituel de Thérèse. Nouveau confesseur. Rencontre avec saint François Borgia. Premier ravissement. Libre pour aimer.

Chapitre 25 – Les paroles intérieures. Comment les discerner. Le problème de Thérèse.

Chapitre 26 – Assurance de Thérèse quant aux paroles intérieures. Annonce d'un autre type d'expérience : « Je te donnerai un livre vivant ».

Chapitre 27 – Une expérience culminante : la présence du Christ. Première expérience trinitaire. Débordements émotionnels de la Sainte. Frère Pierre d'Alcantara.

Chapitre 28 – La présence de Jésus-Christ s'intensifie. Retour de l'opposition du groupe des censeurs.

Chapitre 29 – « Grandes faveurs que lui fait le Seigneur ». Grandes épreuves et afflictions. La grâce de la Transverbération.

Chapitre 30 – Avis favorable du frère Pierre d'Alcantara. Moments de désolation et de dépression. Impuissance et réactions de Thérèse

Chapitre 31 – Détails autobiographiques. Épisodes diaboliques. Réaction aux grâces reçues. Vétilles et « riens » de Thérèse

• **Chapitres 32-36**

La fondation du carmel de Saint-Joseph

Chapitre 32 – Vision de l'enfer. Charisme et mission de la fondatrice. Début de la fondation du nouveau carmel.

Chapitre 33 – Suite du récit de la fondation. Elle abandonne les démarches pour finalement les reprendre. Aides humaines et consolations divines.

Chapitre 34 – Thérèse voyage à Tolède. Elle réside six mois dans le palais de doña Luisa. Rencontre avec le Père Garcia.

Chapitre 35 – Rencontre avec une autre humble fondatrice. Le problème de la pauvreté évangélique. Elle reçoit l'ordre de retourner à Avila.

Chapitre 36 – De retour à Avila. Fondation du premier carmel thérésien.

• **Chapitres 37-40**

Dernière partie du récit

Chapitre 37 – Première « grande faveur » dont elle bénéficie : voir le Christ et sa grande beauté. « Effets produits en elle par certaines faveurs divines ».

Chapitre 38 – « Grandes faveurs » et « secrets du ciel ». L'Humanité du Christ : « la vision la plus élevée ». « Grand profit qu'en retira son âme ».

Chapitre 39 – Suite des épisodes de sa vie mystique. Efficacité de sa prière d'intercession. Elle renaît « comme le phénix ».

Chapitre 40 – Suite des « grandes faveurs ». Les paroles du Seigneur à la Sainte. « Telle est la vie que je mène maintenant... »

Lettre d'envoi